

junior

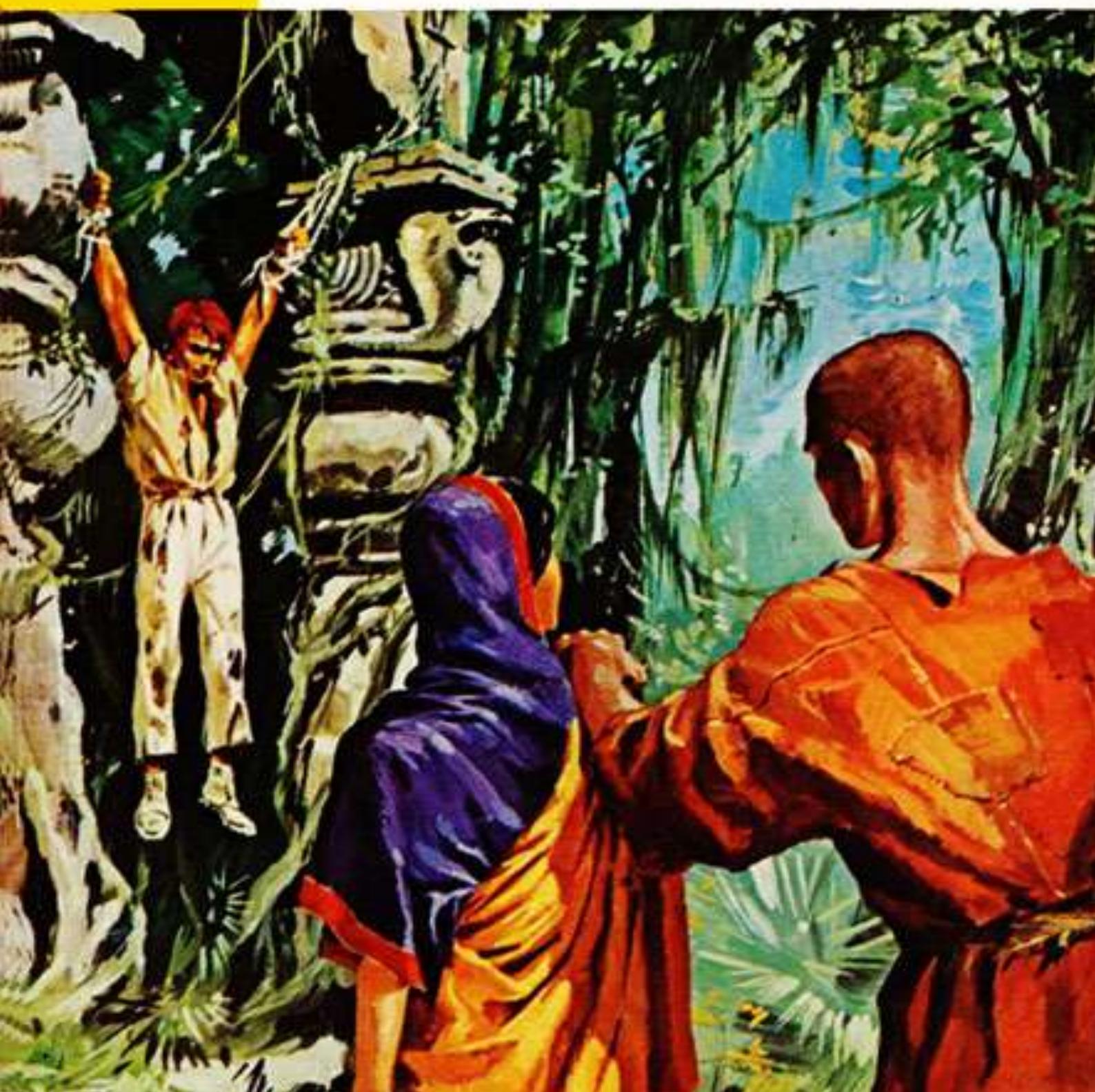


marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Le châtiment de l'Ombre Jaune



HENRI VERNES

BOB MORANE

LE CHÂTIMENT DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

I

Le grand hall du « Strand Hôtel », à Rangoon, présentait ce soir-là son agitation coutumière, offrant le même spectacle bariolé que les autres jours avec la foule haute en couleur qui s'y pressait, fluant et refluant en tous sens, sans ordre apparent, poussée par le seul caprice absurde du hasard. Tous les peuples de l'Asie semblaient représentés là : Birmans aux cheveux lisses, vêtus à l'europeenne ou de la longue veste d'alpaga, haut boutonnée et au col strict ; Indiens et Indiennes en turbans et saris ; Chinois silencieux, énigmatiques, portant leurs propres visages comme des masques. Il y avait aussi des Européens, Anglais pour la plupart qui, avec leurs faces pâles ou rougeoües, leur allure souvent raide, eussent dû se sentir dépayrés dans cette atmosphère asiatique, toute d'aisance et de langueur, mais qui pourtant y paraissaient aussi à l'aise que dans un club de la Cité.

Un petit Birman portant l'uniforme de chasseur pénétra dans le hall et se mit à circuler entre les tables et les fauteuils de rotin en criant, dans un anglais approximatif :

— Un message pour Ballantine sahib !... Un message pour Ballantine sahib !...

Le géant roux, au visage couleur de brique cuite, qui se tenait assis un peu à l'écart, releva la tête de dessus l'annuaire des téléphones ouvert sur ses genoux. Il regarda le chasseur avec étonnement et pensa : « Qui donc peut m'adresser un message ? À ma connaissance, personne ne connaît ma présence à Rangoon... »

Le chasseur n'était qu'à quelques mètres. Le géant lui fit signe, en disant à mi-voix, de façon à ne pas être entendu des autres occupants du hall :

— Hep ! petit... Passe-moi ce message... Tenant entre ses doigts une enveloppe verte, de format commercial, le chasseur s'était arrêté, indécis :

— Vous êtes sahib Ballantine ? interrogea-t-il. L'Européen eut un signe de tête affirmatif.

— C'est bien moi, en effet. Pour en avoir la preuve, il te suffira de te renseigner à la réception.

Ces dernières paroles devaient balayer l'hésitation du jeune Birman.

— Ce ne sera pas la peine, sahib, fit-il. On m'a remis cette lettre pour vous...

Bill Ballantine saisit l'enveloppe que lui tendait le chasseur et, aussitôt, il y lut son nom, tracé en écriture anglaise. Les lettres étaient parfaitement formées, élégantes.

— Qui t'a donné ce message ? interrogea le géant à l'adresse du chasseur.

Le gamin haussa les épaules, pour répondre aussitôt :

— C'est un Birman. Il m'a dit : « Tu remettras ceci à Ballantine sahib, qui se trouve assis dans le hall de l'hôtel. » Puis il est parti.

— Pourrais-tu me le décrire, ce Birman ? demanda encore Bill.

Nouveau haussement d'épaules de la part du chasseur.

— Un Birman ressemble à un autre Birman, dit-il. « C'est exact, songea Ballantine. Un Birman ressemble à un autre Birman, mais aussi à un dacoït... »

Il déposa une roupie dans la main du jeune garçon, qui se retira avec de vifs remerciements. Quand il se fut éloigné, Bill Ballantine déchira l'enveloppe d'un coup d'ongle, pour en tirer ensuite un petit feuillet de papier quadrillé, arraché à un bloc-notes et sur lequel étaient écrits ces simples mots :

Si vous voulez avoir des renseignements sur le Dr Par..., rendez-vous ce soir encore dans le quartier nord-ouest. On vous attendra sur l'escalier de la pagode des Nats, à hauteur de la dixième statue de gauche.¹

¹ Dans la religion birmane, on donne le nom de *Nats* à tous les esprits élémentaires appartenant au monde de l'au-delà, comme les spectres, goules, vampires, etc. Une simple pensée peut donner naissance à un *Nat*. Ces esprits sont les dieux tutélaires locaux qui étaient adorés bien avant l'introduction du

« Un piège ? » pensa Bill. Depuis son arrivée à Rangoon, huit jours plus tôt, il avait interrogé pas mal de gens sur ce Dr Par..., dont il ne connaissait pas le nom complet. En principe, il devait habiter Mandalay mais, comme l'accès à cette cité de l'intérieur était pour le moment interdit par les bandes de pillards et de révolutionnaires infestant toute la région qui la séparait de Rangoon, Ballantine avait jugé bon de commencer son enquête dans cette dernière ville. Il était fort possible que la rumeur en fût parvenue à ses ennemis, qui avaient des yeux et des oreilles dans tous les milieux de la société birmane. Il leur était donc facile, le mystérieux Dr Par... servant d'appât, de l'attirer dans un piège.

Ces ennemis étaient nombreux, certes, mais ils ne comptaient guère sans leur chef, le terrible, le satanique Monsieur Ming, connu encore sous le surnom d'Ombre Jaune, dont il s'était paré lui-même. Ce Monsieur Ming était un Mongol à l'intelligence prodigieuse, mais tournée exclusivement vers le mal. Cherchant une excuse pour libérer ses instincts mauvais, il s'était assigné pour but de réformer la civilisation en instituant un règne de terreur, la torture morale et physique, le meurtre étant ses armes favorites.

Après avoir mis sur les dents toutes les polices du monde, l'Ombre Jaune s'était finalement heurtée au célèbre commandant Morane qui, aidé par Bill Ballantine, avait tenu en échec le redoutable personnage, compromettant ses machinations les mieux ourdies.²

C'était Ming cependant qui devait avoir le dernier mot car, un mois plus tôt environ, en Égypte, Bob Morane et le Mongol s'étaient trouvés face à face, dans des circonstances tragiques. Un bref duel avait opposé les deux hommes, duel à l'issue

Bouddhisme en Birmanie. Il existe une multitude de Nats, mais trente-sept d'entre eux seulement font l'objet d'un culte réel, qui consiste davantage à se les concilier par des sacrifices qu'à les adorer réellement.

² Voir : *La Couronne de Golconde* (Marabout Junior n°142) ; *L'Ombre jaune* (Marabout Junior n°150) ; *La Revanche de l'Ombre jaune* (Marabout Junior n°158).

duquel l'Ombre Jaune avait triomphé de son adversaire. Frappé d'une balle en plein cœur, le valeureux commandant Morane avait été emporté par les rapides de la première cataracte du Nil. Par la suite, Bill, qui avait assisté de loin au combat, devait tenter vainement de retrouver le corps de son ami englouti par les eaux du grand fleuve. Un ardent désir de vengeance succédant au désespoir, Ballantine avait alors pris la décision de retrouver Ming pour le punir de son crime. Mais comment ? Tout ce qu'il savait, c'était que le Mongol s'était retiré dans son repaire secret de Haute Birmanie. Or, un seul homme connaissait exactement l'emplacement de ce repaire. Il s'agissait d'un certain Jack Star qui, traqué par les hommes de l'Ombre Jaune, était allé se terrer dans les sauvages monts Grampian, au cœur de l'Écosse. Aussitôt, Bill s'était rendu auprès de Star, pour le trouver mourant, empoisonné par l'ordre de Ming. Les dernières paroles du malheureux, quand Ballantine l'avait interrogé sur l'emplacement du repaire secret, devaient être :

— Monts Naga... Vieux temples des dieux-serpents, ouest rivière Chindwin... Région des hommes-singes... Démons Rouges... Pays de Mi... Sing... Ling... À Mandalay, voir Dr Par...

Frappé par le trépas, Jack Star n'avait pu en dire davantage. De plus en plus animé par l'idée de vengeance, Bill avait alors gagné la Birmanie afin de découvrir ce mystérieux Dr Par... qui, s'il fallait en juger par les dernières paroles de Star, pourrait lui indiquer la situation précise de cet énigmatique pays de Mi-Sing-Ling dont, bien entendu, il n'avait trouvé trace sur aucune carte. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il devait se situer dans la région assez mal connue des monts Naga, qui formaient la frontière entre la Birmanie et le territoire indien d'Assam. Il était probable, avait supposé Bill, que la contrée en question devait son nom à un personnage quelconque. Qui était M. Mi-Sing-Ling ? Pour l'instant, il demeurait aussi énigmatique que ce Dr Par..., de Mandalay, d'autant plus que cette dernière ville, ainsi qu'il a déjà été dit, se révélait difficilement accessible pour l'instant, séparée qu'elle était de Rangoon par une région occupée par des bandes de dissidents qui se livraient, entre eux et contre le gouvernement au pouvoir, à des guérillas continues. En outre, il était fort possible, sinon certain, que

Monsieur Ming tirait plus ou moins les ficelles dans tout cela, et Bill ne tenait guère à tomber prématulement au pouvoir de son ennemi, et de voir ainsi ses projets écrasés dans l'œuf. Ni la route, ni le train, ni le fleuve n'offraient la moindre sécurité. Tenter d'atteindre Mandalay par l'une de ces trois voies équivalait à se jeter, frotté de miel, au milieu d'un nid d'abeilles. Il y avait l'avion, bien sûr. Mais comme, de toute façon, pour gagner l'intérieur du pays, il fallait une autorisation spéciale du chef de la police des étrangers, tout était remis en question. Dès son arrivée à Rangoon, Ballantine avait bien demandé cette autorisation, mais elle se faisait attendre et force lui avait été de commencer ses recherches sur place.

À présent, Bill lisait et relisait le message qu'il venait de recevoir :

Si vous voulez avoir des renseignements sur le Dr Par..., rendez-vous ce soir encore dans le quartier nord-ouest. On vous attendra sur l'escalier de la pagode des Nats, à hauteur de la dixième statue de gauche.

— C'est un piège, murmura Bill. Cela sent le piège à plein nez...

Il savait cependant qu'il irait au rendez-vous, car il ne voulait négliger aucun espoir de retrouver ce Dr Par... qui, seul, sans doute, pouvait lui permettre d'atteindre l'Ombre Jaune.

Se levant, il traversa le hall et gagna l'escalier menant au premier étage de l'hôtel, où il avait sa chambre. Quand il eut réintégré cette dernière, il tira une valise de dessous le lit pour y prendre un pistolet automatique qu'il glissa dans la poche de sa veste. À deux reprises, il frappa sur cette poche d'un petit geste satisfait. En même temps, il sourit et murmura :

— De cette façon, s'il s'agit d'un piège, comme je le crains, j'aurai de quoi répondre à mes adversaires. Et, si ce revolver ne suffit pas pour venir à bout de tous, il me restera toujours ceci...

En prononçant ces dernières paroles, l'Écossais brandissait deux poings gros chacun comme une tête d'enfant, et dont le seul aspect aurait assurément suffi à faire réfléchir les agresseurs les plus combatifs.

Ballantine quitta la chambre et redescendit dans le hall, pour gagner ensuite la rue. Là, il héla un taxi. Le chauffeur était un

métis anglo-birman, au visage olivâtre dans lequel des yeux d'un bleu de porcelaine brillaient telles deux larges turquoises.

— Où peut-on conduire le sahib ? interrogea-t-il.

— La pagode des Nats, dans le quartier nord-ouest, vous connaissez ? interrogea Ballantine.

Le métis hocha la tête.

— Je connais, sahib, mais c'est là un bien sale coin, de l'autre côté du fleuve. Si vous tenez absolument à vous faire *dacoïter*...³

« Dacoïter, pensa Bill, jamais terme n'a été plus exact. » Cependant il ne s'étonnait pas outre mesure de ce mot employé par le chauffeur, mot qu'il avait entendu plusieurs fois déjà depuis son arrivée à Rangoon. En Birmanie en effet, les dacoïts, ces bandits de grands chemins, à la fois voleurs et tueurs professionnels, organisés en bandes puissantes, sont à ce point nombreux qu'on y a créé ce néologisme pour désigner leurs actions.

— J'ai de quoi répondre à vos dacoïts si jamais ils s'avaient de nous attaquer, répondit Ballantine en portant la main à sa poche, là où il avait glissé l'automatique. Et puis, si vous me menez là où je vous demande, il y aura un bon pourboire. En vous en retournant, vous aurez gagné votre journée...

À nouveau, le chauffeur hocha la tête.

— Ma journée gagnée ou non, dit-il, je ne serai guère plus avancé quand je flotterai au fil de l'eau, à la façon d'un poisson mort, avec un poignard entre les deux épaules. Je veux bien vous conduire, sahib, mais seulement jusqu'à la rivière. Là, je vous indiquerai le chemin de la pagode des Nats, et vous vous débrouillerez seul.

Selon toute évidence, cet homme avait peur des dacoïts et Bill qui, déjà, avait eu affaire à eux à différentes reprises, le comprenait. Il jugea donc inutile d'insister davantage.

— C'est parfait, dit-il. Conduisez-moi jusqu'au fleuve. Pour le reste, je m'en tirerai bien sans vous.

Il s'apprêtait à monter dans le taxi, quand deux Birmans, qui longeaient le trottoir d'un pas pressé, le bousculèrent. Bill sursauta, déjà sur la défensive, mais les deux individus, qui

³ Du verbe anglo-birman *to dacoït*.

affichaient l'allure innocente de vulgaires passants, s'étaient excusés, pour se perdre ensuite dans la foule.

Sans prêter davantage attention à cet incident, l'Écossais prit place dans la voiture, qui démarra en direction de la rivière.

Comme la plupart des autres villes d'Extrême-Orient – et peut-être moins encore – Rangoon, ce port d'un demi-million d'habitants, ne s'est jamais tout à fait adaptée au modernisme. Certes, les voies principales du centre de la ville portent des noms aussi résolument britanniques que Commissioners Road. Pour le reste, tout y est asiatique et le désordre et la saleté y règnent en maîtres souverains. Les rues des quartiers limitrophes sont encombrées d'ordures que les chiens parias et les rats ne dévorent pas assez vite en dépit de leur nombre. Les égouts sont sans grilles. Celles-ci ayant été enlevées tout de suite après le départ des Anglais, n'ont jamais été remises en place, comme si le nouveau gouvernement voyait en elles un stigmate de la dépendance. De temps à autre, les rebelles, mi-patriotes, mi-pirates, qui contrôlent les abords de la ville, coupent les conduites d'eau potable, ce qui force les habitants à boire celle de la rivière. Aucun des moyens classiques de prophylaxie, comme l'ébullition et la javellisation, n'étant couramment employés, des maladies telles que le choléra, la variole et la peste règnent à l'état endémique. Cette situation est encore aggravée par la pullulation des rats, transporteurs d'épidémies, que la religion des Birmans et des Indiens interdit de tuer, voire même de capturer vivants. Il y a aussi la lèpre, qui sévit avec une telle intensité que les moindres terrains vagues aux abords de la ville ont servi à édifier les léproseries qui s'étendent en files ininterrompues le long des routes, des voies ferrées et des rivières. Et cependant, sur tout cela règne un air de fête car, nulle part, ou presque, on ne voit de Birmans mal habillés ou tout au moins loquetaux, comme s'ils voulaient dissimuler les plaies de leur misère sous des atours nets et riants. Peut-être aussi est-ce pour cette raison qu'ils ont imaginé mille moyens de se distraire, mille jeux, mille fêtes, mille réjouissances.

À travers cette cité riche en couleurs, et aussi en relents, le taxi avait mené Ballantine vers les quartiers mal famés de la périphérie. Une obscurité chargée de menace succédait aux

lumières du centre. Les maisons se changeaient en mesures infâmes, croulantes, et chaque homme en un spectre inquiétant, en un morceau d'ombre ballotté par les hasards de la nuit.

Après avoir suivi une dernière ruelle, la voiture amorça un nouveau virage et déboucha sur un quai mal empierré, le long duquel la rivière Rangoon brillait telle une lame de vieux plomb. Un grossier pont de bateaux, fait de planches mal assemblées et jetées sur de vieilles barques alignées, permettait de la franchir.

Le taxi s'était arrêté à proximité du pont et le chauffeur, passant le bras par la vitre baissée de la portière, désigna la rive opposée.

— C'est là que commence le quartier nord-ouest, expliqua-t-il. Pour parvenir à la pagode, il vous suffira de franchir le pont et de suivre la longue rue rectiligne qui commence au delà. C'est au bout de cette rue que s'ouvre l'esplanade au milieu de laquelle s'élève la pagode. Le quartier que vous devrez traverser est mal famé. N'oubliez pas que, si vous voulez en revenir vivant, il vous faudra sans cesse ouvrir l'œil.

— J'ouvrirai l'œil, soyez sans crainte, répondit Bill.

Il s'interrompit un moment, puis demanda :

— M'attendrez-vous ici ?

Le Birman eut un signe de tête affirmatif.

— Je vous attendrai, mes portières soigneusement closes, car il arrive que les dacoïts franchissent la rivière. Je vous préviens seulement, sahib, qu'à la première alerte je fonce droit devant moi pour regagner le centre de la ville...

Ballantine jugea une fois encore qu'il serait superflu d'insister car la peur, il le savait, est mauvaise conseillère, et il est souvent inutile de vouloir la combattre.

— Rien ne vous arrivera, se contenta-t-il de dire. D'autre part, en ce qui me concerne, je serai de retour dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus. Tout ce qui vous restera à faire en attendant, c'est prendre patience...

Après avoir glissé quelques roupies dans la main du chauffeur, l'Écossais mit pied à terre et, traversant le quai, s'engagea sur le pont où, seuls, quelques passants déambulaient, pressés semblait-il d'atteindre l'une ou l'autre rive.

Bill franchit la rivière sans encombre et s'engagea dans la rue qui s'ouvrait devant lui. Cette rue était presque complètement déserte et de rares silhouettes furtives se glissaient seulement le long des murs. À part quelques rires ou éclats de voix résonnant de temps à autre à l'intérieur d'une mesure, c'était le silence lourd, oppressant de la nuit et de la solitude.

Poussé par un sombre pressentiment, l'Écossais accéléra son allure. Il marchait depuis quelques minutes à peine dans cette rue et déjà, à cent mètres devant lui environ, il distinguait le dégagement de l'esplanade où, selon le chauffeur, s'élevait le vieux temple, quand une sensation nouvelle se fit jour en lui, sensation d'un esseulement plus total. La rue était devenue maintenant complètement déserte. Plus aucune ombre ne s'y montrait et, les rires et les voix s'étant tués, le silence complet s'était fait comme si, soudain, un mot d'ordre avait été lancé, faisant fuir ces ombres, faisant se taire ces rires et ces voix. La nuit n'était pas assez épaisse pour que Bill ne pût rien distinguer autour de lui, ce qui accentuait encore cette impression de solitude, d'oubli total.

Tout à coup, il tressaillit et s'immobilisa. Un bruit de pas venait de retentir derrière lui, non des pas de promeneurs attardés mais d'hommes décidés, poursuivant un but précis. Des pas qui auraient pu être ceux de chasseurs poursuivant une proie peu véloce et incapable de leur échapper.

Le géant secoua ses lourdes épaules.

— Allons, murmura-t-il, voilà que je me fais des idées. Rien de tel que l'ombre, le silence et la solitude pour vous mettre les nerfs à vif.

Un peu rassuré, il reprit sa marche mais soudain il s'immobilisa à nouveau et le sang se glaça dans ses veines. Un cri venait de retentir. Une longue plainte modulée et lugubre, si lugubre qu'il semblait impossible qu'elle fût poussée par un homme ou par une bête. Ce cri, Bill le reconnaissait pour l'avoir entendu à différentes reprises déjà. C'était l'appel des dacoïts.

— Cette fois, il n'y a plus à douter. Je suis bien tombé dans un piège.

Pourtant, la proximité du danger, au lieu de le paralyser, décuplait son énergie.

— Si les hommes de Ming veulent à tout prix faire les petits méchants, jeta-t-il entre ses dents serrées, ils vont trouver à qui parler. J'ai ici de quoi me défendre.

Tout en parlant, il avait glissé la main dans la poche de sa veste. Et brusquement il tressaillit : le corps dur que ses doigts venaient de saisir ne ressemblait en rien à un revolver, ni par la forme ni par le toucher. Il tira l'objet en question de sa poche, pour y jeter un coup d'œil. Là au creux de sa large main, où aurait dû se trouver l'automatique, il n'y avait qu'un galet plat et ovale dont la surface polie par le temps accrochait un rayon de lune.

II

Le galet toujours posé au creux de la main, Bill Ballantine demeurait immobile, à le considérer sans comprendre. Il n'était pas loin de croire à quelque sortilège. Tantôt en effet, avant de quitter l'hôtel, il avait glissé un automatique dans sa poche, et voilà que maintenant il n'y trouvait plus qu'une pierre, tout à fait comme si un magicien avait opéré cette transformation d'un coup de baguette magique.

Bill ne devait cependant pas tarder à trouver une explication à ce fait pourtant inexplicable en apparence. Il se souvint de ces deux hommes qui, une demi-heure plus tôt environ, alors qu'il s'apprêtait à monter dans le taxi, à la porte de l'hôtel, l'avaient bousculé. « Probablement des complices de Ming, pensa-t-il. L'un d'eux devait être pickpocket, et il lui fut aisé, pendant la bousculade, de me subtiliser l'automatique pour mettre ce caillou à la place. »

Avec un ricanement amer, il lâcha le silex, qui tomba à ses pieds. « Allons, il va falloir défendre sa vie. Puisque, de toute façon, je ne puis reculer à présent, je vais tenter d'atteindre la pagode avant que mes ennemis ne m'aient rejoint. Là, peut-être, trouverai-je du secours. »

Derrière lui, ses poursuivants devaient se rapprocher, car il percevait plus nettement maintenant le bruit de leurs pas. Il s'avança alors, courant presque, vers l'esplanade, sur laquelle il déboucha au bout de quelques secondes à peine. Cette esplanade était vaste, formant une large clairière bordée d'un côté par les quartiers pauvres, de l'autre par une lande boisée entrecoupée de marais et de lagunes. Au centre, au sommet d'une butte artificielle, s'élevait la pagode de Nats. On y accédait par un escalier monumental bordé d'une double rangée de statues, trente-sept exactement – dix-huit à gauche et dix-neuf à droite – qui chacune représentait un des esprits élémentaires honorés en ce lieu.

L'Écossais n'eut cependant pas le loisir de détailler la masse sombre du temple. Entre ce temple et lui, deux groupes d'hommes se détachaient, trois d'une part, trois de l'autre, convergeant dans sa direction. D'après ce qu'il pouvait en juger au bruit de leurs pas, ceux qui étaient à ses trousses devaient être trois également, ce qui faisait neuf en tout.

« Aïe ! pensa Bill. L'affaire se complique. Neuf adversaires pour un seul homme, c'est beaucoup, même si cet homme en vaut plusieurs. Ah ! si le commandant était là ! »

En pensant – mais avait-il jamais cessé d'y penser ? – à son ami disparu, le colosse serra les poings avec colère. Non le commandant Morane n'était pas là. Il ne serait plus jamais là pour l'épauler, joindre sa force à la sienne et y ajouter l'élément indispensable d'intelligence et de volonté froide, raisonnée. Et c'était Monsieur Ming, que ces hommes servaient aveuglément, qui était cause de cela.

Ballantine s'adossa au mur de la maison formant le coin entre la ruelle et l'esplanade. Une rage sourde bouillait en lui et il se sentait prêt à en découdre, quel que fût le nombre de ses antagonistes. Conscient de sa force, il savait qu'il parviendrait à en mettre plusieurs hors de combat, les assommant à coups de ses énormes poings, ou leur brisant les reins comme à des lapins. Mais les autres cependant, grâce à leurs poignards dont ils se servaient avec habileté, finiraient par avoir raison de lui, par le coucher sanglant et sans vie sur le sol. Pas un instant pourtant Bill ne songea à fuir. À quoi cela lui aurait-il servi d'ailleurs ? Entraînés depuis leur plus jeune âge, les dacoïts couraient aussi vite que des gazelles et leur endurance était sans égale. Déjà, par le passé, Bill, en compagnie de Bob Morane, s'était mesuré à la course avec eux, et il se savait incapable de les distancer longtemps. Tout ce qui lui restait donc à faire, c'était combattre, se défendre jusqu'au dernier souffle et faire en sorte, avant de s'écrouler, de venger la mort de son ami et, anticipativement, la sienne propre.

À la façon d'un taureau qui va charger, Bill secoua sa lourde tête couronnée de cheveux rouges. Faisant face alors aux scélérats qui marchaient vers lui à travers l'esplanade, il cria d'une voix mauvaise :

— Mais avancez donc, bande de clampins ! Mangeurs de petits enfants ! Bourriques pelées qui imitez le cri du tigre ! Mais venez donc, que j'aie le plaisir de vous réduire en bouillie, de vous écraser comme des punaises nauséabondes que vous êtes ! Mais venez donc !... Venez donc !...

Pour proférer ces menaces, Ballantine s'était servi de tout ce qu'il connaissait de la langue birmane, en y ajoutant une part d'hindoustani et une autre de pidgin. Les dacoïts durent comprendre ces paroles insultantes. Pourtant, ils n'en laissèrent rien paraître. Les mots les plus blessants semblaient glisser sur eux comme la pluie sur la carapace des tortues. Ces hommes étaient des êtres décervelés, des machines à assassiner, des poignards montés sur jambes. En fait, ils n'étaient plus tout à fait des hommes, mais déjà des robots ; des robots de chair qu'une seule volonté animait, celle de l'Ombre Jaune.

À la gauche de l'Écossais, les dacoïts qui le suivaient tout à l'heure venaient d'émerger des ténèbres. Ils étaient trois eux aussi. Cela faisait donc bien neuf hommes que Bill allait avoir à combattre. Ces neuf hommes s'étaient rapprochés, formant un demi-cercle devant lui. Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres et, soudain, dans leurs poings, brillèrent les lames de longs couteaux. Neuf lames soigneusement aiguisées et appointées, maniées surtout par des mains expertes.

Ballantine s'appuya plus fort à la muraille, s'y arc-boutant de tout son poids de façon à pouvoir se servir de ses pieds pour décocher de puissantes ruades. Les neuf dacoïts s'avançaient lentement, à pas comptés. Ils n'étaient plus qu'à six mètres, quatre mètres, trois mètres... Alors, ils s'immobilisèrent. Sur leurs visages sombres, aucune expression ne se marquait, ni de colère, ni de haine. Leurs faces étaient celles d'ouvriers consciencieux s'apprêtant à accomplir leur besogne coutumière et leurs yeux étaient aussi peu expressifs que s'ils avaient été taillés dans des morceaux de verre soigneusement polis.

— Mais venez donc ! cria à nouveau Ballantine. Décidez-vous... Attaquez si vous osez, que je puisse écraser à plaisir vos sales faces de rats !...

Il y eut un moment d'attente puis, poussant des cris sauvages, trois des dacoïts bondirent en avant, le poignard levé.

Ils n'atteignirent cependant pas leur victime car, dans le silence nocturne, trois coups de feu claquèrent, et les agresseurs, frappés en plein élan, roulèrent sur le sol. Une intense stupeur frappa les acteurs de ce drame, stupeur bientôt rompue par trois nouveaux coups de feu. Deux-autres dacoïts tombèrent et un sixième porta la main à son épaule blessée. Ceux qui demeuraient debout reculèrent alors, oubliant Ballantine, cherchant à découvrir le mystérieux tireur, mais ce dernier ne devait pas leur laisser le temps de reprendre leur sang-froid. Il y eut deux nouvelles détonations et un sixième forban s'écroula. Les trois survivants, dont le blessé, crurent plus prudent de décamper pour se fondre dans les ténèbres en une course frénétique de gibier poursuivi par le chasseur.

De longs instants, Bill demeura interdit ne sachant que penser de cette intervention quasi-miraculeuse, à laquelle il devait assurément la vie. Contrairement à ses agresseurs, il avait, lui, vu avec précision d'où venaient les coups de feu : d'un coin d'ombre, entre deux maisons, de l'autre côté de la ruelle, non loin de l'endroit où celle-ci débouchait sur l'esplanade. Quand il fut revenu de sa surprise, le géant voulut se diriger vers le coin d'ombre en question afin de découvrir l'identité de son sauveur, mais il n'en eut pas le temps. À l'endroit précis d'où étaient partis les coups de feu, deux silhouettes venaient d'apparaître. Lorsque les rayons de la lune les baignèrent, Ballantine put distinguer les visages des nouveaux venus. Il s'agissait d'un homme de haute taille, sans doute un Birman, aux vêtements en haillons et dont le crâne rasé dominait un visage boursouflé, au nez écrasé et dans lequel s'ouvraient des yeux clairs, aux regards vides, des yeux d'aveugle. L'homme posait une main aux doigts tordus en griffes sur l'épaule d'une jeune fille, une Asiatique également – sans doute une demi-Chinoise –, vêtue elle aussi de haillons, aux longs cheveux noirs et lisses encadrant un visage couleur d'ambre dont les traits, assez incongrûment dans ce décor de laideur et de misère, se révélaient d'une beauté presque surhumaine et, en tout cas, irréelle.

« Un lépreux, songea Bill, et aveugle encore... Cette jeune fille lui sert de guide... »

L'étrange couple s'était enfoncé dans la ruelle, en direction de la rivière. Bill voulut le rejoindre.

— Attendez !... cria-t-il. Mais attendez donc !...

Mais il était trop tard déjà. Les ténèbres avaient à nouveau happé le lépreux et la jeune fille. Bill eut beau faire : il ne parvint pas à les retrouver, tout comme s'ils s'étaient réellement dissous dans la nuit.

*

**

Les bras ballants, Bill Ballantine était demeuré au milieu de la rue sombre et vide, en proie à un désappointement total. Ce n'était pas tellement la disparition du lépreux et de la jeune fille qui l'étonnait, mais le fait que, selon toute apparence, c'était à ces deux miséreux qu'il devait la vie. Eux seuls en effet pouvaient être intervenus pour le sauver. Cependant, Bill ne voyait pas très bien comment le lépreux, atteint de cécité totale, aurait pu ouvrir un tir aussi précis sur ses assaillants. La jeune fille alors ? Il ne le pensait pas non plus. D'ailleurs, pourquoi, après l'avoir ainsi sauvé, le couple se serait-il empressé de fuir sans attendre les mots de reconnaissance de l'homme qu'ils venaient d'arracher à la mort ?

« Et s'il y avait eu quelqu'un d'autre ? se demanda l'Écossais. Quelqu'un qui aurait profité de ma distraction, provoquée par l'apparition du lépreux et de la jeune fille, pour s'esquiver ? Mais pourquoi ce quelqu'un d'autre se serait-il esquivé ? Pourquoi, après m'avoir tiré des griffes des dacoïts, aurait-il tout fait pour passer inaperçu ? »

Renonçant à découvrir la clé de cette énigme, Bill revint vers les corps étendus des dacoïts. Parmi eux, il reconnut l'un des hommes qui l'avaient bousculé une demi-heure plus tôt, à la porte de l'hôtel, alors qu'il s'apprêtait à monter dans le taxi.

Se baissant, le géant fouilla rapidement les poches du mort, pour y trouver l'automatique qui lui avait été dérobé. Il s'assura que l'arme était toujours bien chargée ; ensuite, il la fit sauter au creux de sa main, en murmurant d'une voix joyeuse :

— À présent, les dacoïts peuvent venir. J'ai de quoi les accueillir. Pourtant, il est probable qu'après la leçon que vient de leur donner mon sauveur inconnu, ils ne se montreront plus, du moins au cours de cette nuit...

Il leva ses regards vers la pagode des Nats, qui au sommet de la butte découpait ses toits cornus sur le vaste écran étoile du ciel nocturne. Sous la lumière de la lune, le large escalier, flanqué de génies sculptés dans la pierre, brillait comme s'il avait été taillé lui-même dans de l'argent.

Instinctivement, Bill se répéta les mots du message reçu tantôt : « On vous attendra sur l'escalier de la pagode des Nats, à hauteur de la dixième statue de gauche. »

— On vous attendra sur l'escalier de la pagode des Nats, répéta-t-il en se mettant à rire doucement. Parlez d'un rendez-vous ! On m'a attendu bien avant cela. On s'était même mis en frais – Oh combien ! – pour m'accueillir. Je me suis laissé prendre au piège et, sans mon Buffalo Bill de tout à l'heure, j'étais bon pour le grand saut avec une demi-douzaine de lames d'acier dans le corps.

Malgré lui cependant, la pagode le fascinait. Il se sentait irrésistiblement attiré vers elle. Il se secoua comme pour s'arracher à cette emprise et dit à haute voix :

— Pourquoi me donnerais-je la peine d'aller jusque-là – puisque, de toute façon, il n'y aura personne au rendez-vous ? Ce rendez-vous était ici, avec les tueurs de l'Ombre Jaune...

Malgré ces bonnes raisons, il haussa les épaules pour continuer :

— Après tout, pourquoi ne pas pousser une pointe jusqu'à la pagode ? Je suis armé maintenant et je ne risque plus grand-chose, surtout qu'il est probable que les dacoïts ne se manifesteront plus...

L'automatique au poing, Ballantine se mit en marche à travers l'esplanade. Il allait lentement, à pas comptés, jetant sans cesse des regards attentifs autour de lui, scrutant l'épaisseur des rares et maigres buissons afin de voir si quelque ennemi ne s'y trouvait tapi.

Ce fut néanmoins sans rencontrer personne qu'il atteignit l'escalier monumental permettant de monter jusqu'au temple.

Cet escalier se révélait en plus mauvais état qu'il n'était apparu de loin. Ses marches étaient fendues en de nombreux endroits et des herbes folles poussaient dans les interstices, tandis que l'ilang-ilang lançait à l'assaut des statues grimaçantes ses tiges grimpantes chargées de fleurs à l'odeur suave.

Toujours sans se presser, aussi précautionneux qu'un soldat traversant un champ de mines, Bill se mit à gravir l'escalier, comptant avec soin les statues à sa gauche. Quand il eut atteint la dixième, qui représentait le génie de la dysenterie, il s'arrêta. Il eut alors l'impression que la statue se mettait à bouger, mais il comprit bientôt que ce n'était là qu'une illusion. En réalité quelque chose bougeait. Cependant, ce n'était pas la statue elle-même mais une silhouette humaine qui se trouvait derrière, cachée dans l'ombre. Tout ce que Bill pouvait voir d'elle, c'était le double cercle d'or de lunettes sur lesquelles se jouait un pâle reflet de lumière.

Déjà, le géant avait braqué l'automatique en direction de la silhouette.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il. Répondez-moi, ou je tire...

La voix qui lui répondit était basse. Presque un murmure.

— Je vous attendais... Je vois que vous avez reçu mon message...

Bill sursauta. Ainsi, contrairement à ce qu'il pensait, le message en question n'était pas destiné à l'attirer dans un piège. Quelqu'un l'attendait réellement à la pagode de Nats. Sans doute les hommes de Ming le surveillaient-ils depuis son arrivée à Rangoon, et ils l'avaient suivi dans le quartier nord-ouest.

— Dans votre missive, dit Bill, vous m'aviez promis de me donner des nouvelles du Dr Par...

— C'est exact, reprit la voix. C'est pour cette raison que je vous ai fait venir jusqu'ici. Si vous voulez rencontrer le Dr Par..., il vous suffira de gagner Mandalay et de vous rendre, dans deux jours, en fin d'après-midi, à la pagode arakienne. Quelqu'un vous attendra près de la grande statue du Bouddha de Mahamuni.

« Encore une pagode ! Encore une statue ! pensa Bill. Si cela continue, je ferais bien de me convertir au bouddhisme afin de pouvoir dire mes prières tout en allant à mes rendez-vous. »

— Comment parviendrai-je à Mandalay ? interrogea-t-il. Vous n'ignorez sans doute pas que, pour quitter Rangoon et gagner l'intérieur du pays, il faut un permis spécial...

— Je ne l'ignore pas, en effet, répondit l'ombre aux lunettes d'or. Demain matin, on vous apportera ce permis à votre hôtel et vous pourrez aussitôt prendre l'avion pour Mandalay.

Il y avait une telle conviction dans les paroles de son interlocuteur que Ballantine jugea inutile de demander des précisions sur la façon dont il obtiendrait ladite autorisation.

— Comment, une fois dans la pagode arakienne, interrogea-t-il, me ferai-je reconnaître par l'homme chargé de me contacter ?

— Vous êtes suffisamment reconnaissable, monsieur Ballantine. Et puis, quand on vous accostera en vous demandant quelle heure il est à Londres, vous répondrez : « Je ne le dirai qu'à monsieur Oh-Oh lui-même. »

— Qui est donc ce monsieur Oh-Oh, et qu'a-t-il à voir avec notre Dr Par... ?

Il n'obtint aucune réponse cette fois, car les lunettes d'or avaient disparu ainsi que l'ombre à laquelle elles appartenaient. Il y eut seulement un glissement furtif. Un bruit de branchages remués, puis ce fut à nouveau le silence.

Bill demeura immobile et songeur. Il ne savait que penser de tout cela. Les choses se compliquaient de plus en plus, avaient des rebondissements bien imprévus et il avait l'impression d'avoir à faire à des fantômes.

Il se secoua et eut un geste d'insouciance.

— Bah ! soliloqua-t-il, fantômes ou non, tout ce qui importe c'est que je parvienne jusqu'à ce Dr Par... pour qu'il m'indique le moyen d'atteindre cet énigmatique pays de Mi-Sing-Ling où Ming a établi son repaire, et venger le commandant...

À cette dernière pensée, il sentit une énergie nouvelle l'envahir, un peu comme Antée retrouvait sa force chaque fois qu'il touchait le sol. Sa force à lui, Ballantine, c'était le désir de vengeance, de faire payer ses crimes à la monstrueuse Ombre Jaune qui, depuis trop longtemps, étendait sur le monde son influence néfaste.

— J'irai donc à Mandalay, murmura encore le colosse et je verrai ce monsieur Oh-Oh, dont le nom a l'air de sonner comme une plaisanterie. Pourvu que la promesse de mon inconnu aux lunettes d'or se réalise et que j'obtienne réellement l'autorisation promise !

En sens inverse, il parcourut le chemin déjà suivi tout à l'heure et regagna l'autre rive de la Rangoon sans que personne ne tentât de lui barrer la route. Il retrouva le taxi qui l'avait amené et, un quart d'heure plus tard, regagnait son hôtel. Le lendemain, de bonne heure, un porteur venait lui remettre un pli du chef de la police. Ce pli contenait un sauf-conduit lui permettant de gagner Mandalay par un moyen de transport à sa convenance. L'homme aux lunettes d'or tenait ses promesses.

III

Mandalay semble n'avoir pas la moindre raison d'exister. Située fort à l'intérieur des terres, séparée de Rangoon par une contrée peu sûre, contrôlée par des bandes de révolutionnaires et de bandits, où n'existe aucune autorité réelle, cette cité ne possède aucune importance stratégique ou économique. C'est en outre une ville insalubre, au climat débilitant, surtout depuis que, jadis, des rois trop pieux en ont fait couper tous les arbres pour édifier des pagodes qui, elles, foisonnent un peu partout, telles des fleurs sur de l'humus.

Par la voie des airs, Bill Ballantine arriva à Mandalay en début de soirée. Comme c'était le lendemain seulement qu'il avait rendez-vous à la pagode arakiennne, l'Écossais gagna le meilleur hôtel qu'il put trouver et, après un repas rapide et frugal, se retira dans sa chambre pour se coucher de bonne heure. Il se sentait las car le trajet Rangoon-Mandalay, bien qu'assez court, n'avait rien eu d'agréable dans cet avion d'un modèle ancien, mal insonorisé, puant l'essence et l'huile et où les passagers, Birmans, Indous et Chinois, jacassaient en élevant la voix pour couvrir le bruit des moteurs, ce qui provoquait un tintamarre assourdissant.

Longtemps cependant, Ballantine devait demeurer étendu sur le dos, les mains croisées derrière la nuque et les regards plongeant au delà de la porte-fenêtre ouverte à deux battants et donnant sur une galerie longeant toute la façade arrière de l'hôtel. Jusqu'à présent, Bill ne possédait encore aucune donnée précise pouvant lui permettre d'atteindre le repaire de Ming. En Angleterre, il était arrivé trop tard pour recueillir des renseignements précis de la bouche de l'infortuné Jack Star et, après huit jours de recherches à Rangoon, son enquête avait à peine progressé. Certes, il y avait eu cette rencontre à la pagode des Nats, rencontre qui, comme on le sait, avait bien failli ne pas avoir lieu. Logiquement, ce second rendez-vous, le lendemain,

devait faire rebondir Bill vers un nouveau personnage, aussi mystérieux que les autres et qui répondait au nom bizarre de monsieur Oh-Oh. Cependant, en ce qui concernait l'Ombre Jaune elle-même et le supposé Mi-Sing-Ling dont avait parlé Star, pas le moindre renseignement jusqu'à présent.

— Espérons que, demain, j'apprendrai du nouveau à ce sujet, murmura Bill. En attendant, dormons... J'ai besoin de repos car il est probable qu'au cours des jours à venir il me faudra fournir de gros efforts, tant moralement que physiquement...

Il se tourna sur le côté droit et, quelques minutes plus tard, il dormait à poings fermés.

Ce fut la sensation d'une proche présence, suivie d'un choc sourd sur le plancher qui, au bout d'un temps indéterminé, le réveilla. Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui dans la chambre, sans distinguer rien d'anormal. Il jeta également un coup d'œil au delà de la porte-fenêtre, mais la galerie extérieure était déserte elle aussi.

« J'ai dû rêver, songea-t-il. Mon subconscient me joue de mauvais tours. »

Il allait se retourner pour se rendormir, quand un nouveau bruit attira son attention. C'était un glissement continu, provoqué, d'après ce qu'il pouvait en juger, par le frottement d'un corps souple sur le plancher. Bill prêta l'oreille avec plus d'attention, croyant cette fois encore être la victime d'une illusion. Pourtant, bientôt il ne douta plus. Le bruit était bien réel et, en dépit de son peu d'intensité, retentissait telle une menace.

Lentement, l'Écossais se sentit envahi par la peur. Il demeura les yeux grands ouverts, essayant de scruter la pénombre de la chambre. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Et, tout à coup, à hauteur de son visage, une forme longue, déliée, se dressa. Cela ressemblait à une liane jaillie du sol et dont l'extrémité, aplatie en forme de raquette, se terminait par une petite tête piquée de deux yeux d'or, fixes, comme si, réellement, ils avaient été taillés dans du métal.

Le géant sentit sa peur se décupler et un fleuve glacé couler le long de son dos jusqu'au creux de ses reins. « Un cobra royal ! songea-t-il. Un hamadryade. »

Il savait qu'au moindre mouvement de sa part le serpent mordrait, enfonçant ses crochets dans sa chair pour y instiller le venin mortel qui, en quelques minutes, entraînerait la mort. La tête dressée maintenant à deux mètres du sol, le cobra géant dominait l'homme, balançant lentement son large capuchon déployé, ce qui indiquait qu'il allait frapper.

Bill comprenait qu'il avait peu de chances de s'en tirer vivant. Se laisser glisser de côté ? Jamais ce mouvement ne serait aussi rapide que celui de l'ophidien. Jeter le drap sur l'hamadryade de façon à le coiffer comme d'un épervier ? C'était sans doute là le meilleur parti à prendre, bien qu'il eût peu de chances de succès.

Très lentement, la main gauche de Ballantine se crispa sur le drap qui le couvrait. Serait-il assez prompt pour prévenir l'attaque du reptile ? Il en doutait, mais il ne se sentait cependant pas décidé à périr ainsi, sans tenter de se défendre. D'un mouvement souple, à peine perceptible, il commença à soulever le drap. Trop tard pourtant car, tout à coup, le serpent rejeta la tête en arrière, pour la projeter aussitôt après en avant, de haut en bas. Mais les mâchoires ne devaient pas atteindre le but. Il y eut un sifflement bref, un éclair d'acier et le cobra, coupé en deux à hauteur du capuchon retomba sur le plancher.

Surpris de cette intervention providentielle, Ballantine se tourna vers la porte-fenêtre, pour y apercevoir une forme humaine dressée et qui, presque aussitôt, disparut. Il y eut un bruit de fuite à travers le jardin et ce fut tout.

Bill s'était dressé. Sautant hors du lit, du côté opposé à celui où gisait le reptile, il gagna la galerie. Pourtant, il eut beau scruter l'ombre du jardin, il n'y découvrit pas trace du fuyard. Il revint alors dans la chambre et fit de la lumière. Le cobra, coupé en deux tronçons, secoués encore par les sursauts de l'agonie, gisait sur le sol. Tout près, la pointe fichée dans le plancher, il y avait une sorte de machette à la lame effilée et aiguisée comme un rasoir. C'était cette arme qui, lancée de la galerie, avait frappé l'ophidien au moment même où ce dernier s'apprétait à mordre.

Au pied du lit, l'Écossais devait découvrir un sac de jute qui, sans nul doute, avait servi à transporter l'hamadryade.

Quelqu'un avait jeté ce sac ouvert dans la chambre afin que le serpent, rendu furieux par sa captivité, s'en prenne au premier être vivant qu'il rencontrerait, en l'occurrence Ballantine. C'était le bruit sourd fait par le sac en tombant sur le plancher qui avait réveillé le dormeur.

« Je n'ai donc pas rêvé, songea Bill. Quelqu'un est venu. Quelqu'un qui en voulait à ma vie au point de me donner cette charmante bestiole comme compagnon de lit. Heureusement, comme hier à Rangoon, quelqu'un est survenu à point pour m'arracher à la mort. » À vrai dire, ce quelqu'un l'intriguait bien davantage que l'inconnu qui avait jeté le cobra dans la chambre. Pendant quelques instants, il avait pu apercevoir son sauveur, et il avait cru reconnaître en lui le lépreux aveugle de la veille. Un aveugle qui tirait au revolver avec une adresse digne de Buffalo Bill et lançait le couteau avec la dextérité d'un *navajero* espagnol.

— Décidément, fit le géant à voix haute, les énigmes s'accumulent. Il y a tout d'abord celle de ce Mi-Sing-Ling à propos duquel je ne suis guère plus avancé qu'il y a un mois, et aussi celle du Dr Pair... je-ne-sais-quoi. Ensuite, il y a ce monsieur Oh-Oh dont j'ai entendu parler hier pour la première fois. Et, enfin, ce lépreux, aveugle en surplus et qui, depuis la nuit dernière, semble veiller sur moi comme un ange gardien.

Bill ne s'étonnait cependant pas outre mesure des difficultés qui s'accumulaient sur son chemin. Il avait décidé de combattre l'Ombre Jaune et une telle entreprise ne pouvait qu'être hérisée de dangers. Cependant, pour venger Bob Morane et punir de ses crimes le monstrueux Monsieur Ming, il se sentait prêt à surmonter tous les périls.

*

**

Le lendemain, en fin d'après-midi, ainsi que le lui avait recommandé l'inconnu aux lunettes d'or, Bill Ballantine se rendit à la pagode arakienne, l'édifice religieux le plus important de Mandalay qui, pourtant, renferme presque autant de temples qu'il n'y a d'églises à Rome.

Cette pagode doit son nom au royaume d'Arakan, qui était jadis une province éloignée de l'Inde. Elle avait été édifiée pour abriter la grande statue de Bouddha Mahamuni. Suivant la légende, cette statue gigantesque aurait été moulée dans le cuivre par Sakra, seigneur du paradis hindou converti au bouddhisme. À cette époque, toujours selon la légende, Bouddha visitait le royaume d'Arakan. Il vit la statue et la trouva à ce point semblable à sa propre image qu'il la serra dans ses bras, la parant ainsi d'une incomparable splendeur. Aussitôt, les rois se livrèrent une guerre acharnée pour s'approprier la divine effigie. Le roi de Pagan notamment, nommé Anawhrata, organisa une gigantesque razzia à travers l'Arakan pour s'emparer de la statue. Il ne put cependant mener ses plans à bien, car la gigantesque image de cuivre était si lourde que l'éléphant blanc – animal sacré – accompagnant l'expédition dans ce but se révéla incapable de la porter. Ce fut finalement le roi Bodawpaya qui, en 1784, parvint à se rendre maître de la statue, si précieuse pour les bouddhistes. Elle fut menée à Mandalay par un corps expéditionnaire de trente mille hommes et offerte à l'adoration des fidèles dans le temple qui, de nos jours encore, porte le nom de son lieu d'origine.

Après avoir longé une avenue couverte bordée d'éventaires où des marchands proposaient, contre monnaie sonnante, des objets de piété aux fidèles – images votives, encens, feuilles d'or, gongs, fleurs – Bill pénétra dans la pagode elle-même, au centre de laquelle trônait l'effigie de Mahamuni, représentant de façon fort stylisée un gros homme au corps lourd, au visage gras, dont les traits étaient épaisse encore par les nombreuses feuilles d'or que les croyants y appliquent sans cesse depuis des années.

Quand Ballantine entra dans la pagode, celle-ci en dépit de l'heure tardive, était toujours envahie par les fidèles, Indiens, Birmans, Chinois ou Tibétains. Ces derniers se remarquaient surtout. C'étaient, pour la plupart, des marchands ambulants venus par petites étapes d'au-delà les montagnes de l'Himalaya et dont le métier précis consistait à vendre à travers la Birmanie des pierres précieuses, rubis, saphirs, lapis-lazuli, émeraudes, et aussi toute une pharmacopée moyenâgeuse allant de la « dent de dragon » au sang de chauve-souris, en passant par les

langues de serpents, la moustache de tigre calcinée et les bézoards⁴. Vêtus de toges violettes crasseuses à souhait, ils montraient des visages plus crasseux encore, figés en une tendre béatitude sous un masque de saleté agglomérée, cuite et recuite par le soleil jusqu'à former une croûte rigide et dure, se craquelant seulement à l'endroit des yeux et de la bouche. Entre leurs doigts, ils tenaient des paquets de feuilles d'or. Parfois, l'un d'eux, comme emporté par une soudaine audace, grimpait sur le ventre du dieu et, s'y dressant sur la pointe des pieds, collait avec amour une feuille d'or sur l'auguste visage. Ensuite, il redescendait avec, dans les prunelles, la même expression de béatitude que s'il venait de contempler Bouddha en son paradis.

Dans le dos de Ballantine, quelqu'un fit, en anglais, de la voix basse et monotone de quelqu'un qui se récite une leçon à lui-même :

— Pouvez-vous me dire, sahib, quelle heure il est à Londres ?

Un peu étonné de voir que tout se passait aussi simplement, le colosse se retourna lentement. Devant lui se tenait un petit homme, un Birman vêtu d'une veste d'alpaga noir haut boutonnée et coiffé d'un petit calot à la Nehru.

— Pouvez-vous me dire, sahib, quelle heure il est à Londres ?

Cette fois, Bill ne douta plus – si le moindre doute avait pu lui demeurer – avoir affaire à l'homme qui devait le contacter. Aussi répondit-il à mi-voix :

— Je ne le dirai qu'à monsieur Oh-Oh lui-même. Le métis hocha la tête et sourit.

— Suivez-moi, déclara-t-il simplement.

Ballantine hésita durant un bref instant, se demandant dans quel nouveau traquenard on allait le mener. Pourtant, il sentait dans sa poche le poids rassurant d'un automatique dont, pour être certain de ne pas être, comme la veille, victime d'un nouveau tour de prestidigitation, il tâta les contours à travers le tissu de sa veste. Rassuré de ce côté et de plus en plus anxieux

⁴ Concrétions pierreuses qui se forment dans l'estomac de certains animaux et auxquelles, en Asie, l'on attribue des vertus miraculeuses, dont la principale est d'immuniser contre le venin.

d'obtenir des précisions au sujet de ce Dr Part... et de ce... Mi-Sing-Ling, double clé de toute l'affaire, il emboîta le pas à son guide.

Les deux hommes gagnèrent la cour extérieure du sanctuaire où s'élevaient les six statues magiques d'Ayuthia, imposants monstres de bronze – éléphants à trois têtes et démons grimaçants revêtus de cuirasses. De là, ils quittèrent la pagode sans apercevoir un homme qui, tapis lors de leur passage derrière l'une des statues, les suivait à présent du regard. Cet homme était vêtu de guenilles et montrait, sous un crâne rasé, un visage ravagé par la maladie de Hansen. Sans aucune peine, Bill Ballantine aurait pu reconnaître une fois encore le lépreux aperçu la veille et l'avant-veille, en des circonstances tragiques. Pourtant, à présent, les yeux clairs n'avaient plus rien de la fixité de ceux d'un aveugle. Ils étaient mobiles, attentifs et suivaient avec intérêt les deux silhouettes s'éloignant dans la pénombre de l'avenue voisine.

IV

Ballantine et son guide avaient suivi l'avenue sur plusieurs centaines de mètres, pour tourner ensuite dans une rue mal éclairée, au coin de laquelle une Jeep peinte en noir était garée, la capote et le pare-brise baissés. Le Birman s'installa au volant et dit simplement à l'adresse de Bill :

— Montez !

Le géant obéit sans manifester la moindre crainte. Conscient de sa force, il ne voyait pas très bien comment son compagnon, petit et frêle, pourrait venir à bout d'un colosse de sa trempe, capable de l'écraser d'un seul coup de poing. Certes, le Birman pouvait être armé, mais Bill avait lui aussi un revolver et savait s'en servir. Il considérait donc n'avoir rien à redouter pour l'instant. Par la suite, on verrait...

Dans un bruit grinçant de pignons mal graissés, la Jeep avait démarré vers le nord, en direction de l'Irrawaddy. Elle ne traversa cependant pas le fleuve, se contentant de le longer et s'éloignant toujours davantage du centre de la ville.

Au fur et à mesure que l'on avançait, les passants se faisaient plus rares et, bientôt, dans les rues bordées de maisons basses, souvent en mauvais état et, selon toute probabilité, inhabitées, on ne rencontra plus âme qui vive. Bill comprit que l'on atteignait les limites de la cité, là où régnait à la fois les dacoïts et les insoumis, les uns et les autres s'ingéniant à mettre les habitants en coupe réglée.

Le décor lui-même changeait d'ailleurs. Ce n'était plus maintenant que pans de murs branlants, sur lesquels on relevait nettement les marques noires de l'incendie. Ballantine se souvint alors que l'époque de la guerre n'était pas tellement éloignée pour que la Birmanie, comme tant d'autres pays d'Asie et d'Europe, n'en portât encore la trace.

— Si je ne me trompe, dit-il à l'adresse du conducteur, les bombardiers ont passé par ici...

Tout en continuant à regarder droit devant lui pour mener la Jeep à travers les ruines, le Birman secoua la tête.

— Non, répondit-il, pas les bombardiers. Pendant la guerre, les partisans se terraient ici. Alors les Japonais cernèrent le quartier et y mirent le feu. Les partisans ont tenté de forcer le passage. Un petit nombre a réussi à fuir ; les autres ont été abattus ou ont grillé vivants, comme des sauterelles...

L'Écossais ne crut pas utile de formuler le moindre commentaire. C'était la première fois, depuis qu'ils étaient montés à bord de la Jeep, que son compagnon ouvrait la bouche, et pour formuler des propos sinistres. Cela lui parut de mauvais augure et il décida de redoubler d'attention.

Bientôt, Bill devait voir ses craintes se concrétiser. Un peu partout, le long des murs délabrés, des silhouettes apparaissent. Des silhouettes d'hommes entre les mains desquels brillait l'acier bleui de carabines et de mitraillettes. Les dernières lueurs du jour éclairaient leurs visages dans lesquels des yeux sombres luisaient d'un éclat farouche.

Mal à l'aise sous ces regards épantant leur passage, Ballantine se tourna vers son guide, mais celui-ci continuait à piloter la Jeep avec indifférence, sans avoir aperçu semblait-il les hommes armés.

— On nous surveille, fit Bill. Sans doute des insoumis. Je m'étonne qu'ils nous laissent passer ainsi sans rien tenter...

Un sourire éclaira la face jusqu'alors figée du petit Birman.

— Nous n'avons rien à craindre, jeta-t-il. Ces gens-là ne sont pas des ennemis. Ce sont des Drapeaux Verts...

Bill savait que les insoumis tenant l'arrière-pays, en Birmanie, portent tous des noms bizarres. Il y a les Drapeaux Blancs, les Drapeaux Rouges, les Karen, tous plus ou moins décidés à renverser le gouvernement au pouvoir pour le remplacer par une quelconque junte militaire. Les Drapeaux Verts, eux, obéissaient à des mobiles différents. Ils avaient décidé, tout simplement, de se substituer à une autorité impuissante et de mettre de l'ordre dans le pays. Pour cela, il leur fallait combattre à la fois les révolutionnaires et les bandes de brigands, ce qui, au lieu d'arranger les choses, ne faisait que les compliquer en accentuant la pagaille, en multipliant les

escarmouches. Tout ce qu'il y avait à retenir, c'était que les intentions des Drapeaux Verts étaient bonnes et que, en dépit de l'opposition qu'ils rencontraient, ils représentaient une puissance effective, à demi occulte peut-être, mais réelle.

« Me trouverais-je entre les mains de ces Drapeaux Verts ? se demanda l'Écossais. Bah ! Mieux vaut avoir affaire à eux qu'aux dacoïts de l'Ombre Jaune. Jusqu'ici, ils ne se sont pas montrés hostiles à mon égard et il est probable que, s'ils désirent m'aider dans ma mission, ils pourront m'être d'un grand secours... »

La Jeep s'était engagée sur un chemin bordé d'eucalyptus et grimpant le long d'une colline dominant le fleuve. Depuis plusieurs minutes, il faisait complètement nuit, et les phares de la voiture balayaient le chemin devant elle. Parfois, entre les arbres, on distinguait de nouvelles silhouettes d'hommes armés.

Finalement, le véhicule déboucha au sommet de la colline et longea un vieux mur de pierre, pour s'arrêter bientôt devant une large porte de bronze vert-de-grisé, aux battants garnis de mascarons figurant des mufles de dragons. Le conducteur klaxonna suivant un signal convenu – trois petits coups, très pressés, puis trois autres, fort espacés – et, au bout d'un laps de temps indéfini, la porte s'ouvrit. Bill distingua un homme armé d'une mitraillette accroché à chaque battant, mais il n'eut pas le temps de les détailler, car la Jeep fonçait, dans des crissements de pneus, à travers un vaste pare en broussailles auquel la lumière crue de la lune, créatrice d'ombres dures, donnait un aspect de pure fantasmagorie accentué encore par l'extrême délabrement des lieux, par ces statues de génies fracassées comme par les poings de titans et qui, malgré leurs blessures, leurs crânes fendus, leurs membres rompus, leurs poitrines béantes, restaient pour la plupart debout, prodigieuse armée d'éclopés figés comme par magie. Celles qui s'étaient écroulées demeuraient à demi enfouies dans les herbes folles entre lesquelles on distinguait parfois un visage aux yeux fixes de veilleur pétrifié. Un peu partout, on apercevait les ruines blafardes de pavillons et de petits temples aux toits défoncés, aux murs lézardés, aux colonnades fauchées comme des quilles.

Derrière un rideau d'arbres, une grande bâtisse apparut. C'était un palais à l'orientale, mais dont les tours, jadis élégantes et coiffées de dômes de bronze, tombaient en décrépitude. Un perron monumental, gardé par deux grands chiens de faïence bleue, miraculeusement intacts, conduisait à un large portail de bronze ajouré, de chaque côté duquel veillait une sentinelle.

La Jeep s'arrêta devant le perron et ses deux occupants mirent pied à terre. Ils gravirent les marches et les gardes ouvrirent le portail devant eux, révélant un large couloir dont une partie des dalles manquait et qui n'était éclairé que par de rares lampes à huile à la lumière avare. Malgré la décrépitude des lieux, il y faisait propre et il était aisément de deviner qu'ils étaient habités.

Bill et son guide suivirent le couloir sur toute sa longueur et atteignirent une haute porte en bois de teck incrusté de cuivre. Là encore, deux sentinelles se tenaient en faction, la mitraillette en sautoir. Sur leurs tuniques étaient cousus des rectangles de tissu vert qui disaient assez à quel clan elles appartenaient.

Durant quelques secondes, l'homme qui accompagnait Ballantine parlementa, en langue birmane, avec les deux cerbères. Finalement, l'un de ceux-ci ouvrit la porte pour permettre aux nouveaux venus de pénétrer dans une haute pièce, aux proportions de hall de gare, au fond de laquelle était dressé un bureau fait de vieilles caisses soigneusement assemblées. Derrière ce bureau, le visage éclairé seulement par une lampe à pétrole posée devant lui, un homme était assis. Un Birman au visage maigre de fakir et dont le nez busqué était chevauché par des lunettes cerclées d'or.

L'homme aux lunettes d'or avait levé la tête de dessus les documents qu'il compulsait. De la main, il fit un signe en direction de Bill, en disant :

— Approchez donc, monsieur Ballantine... Mais approchez donc...

L'Écossais avait reconnu la voix de l'inconnu qui, deux nuits plus tôt, lui avait parlé sur l'escalier de la pagode des Nats, à Rangoon. Il obéit et, toujours flanqué de son guide, s'avança vers la table. À son aise, il put alors détailler l'homme aux

lunettes d'or. C'était un personnage squelettique, aux épaules voûtées, au visage creusé par l'épuisement, dû sans doute autant au surmenage qu'à la maladie. Derrière les verres épais, une énergie peu commune brillait cependant dans les yeux d'un bleu de faïence. Visiblement, seule une volonté de fer, suppléant une force physique déficiente, soutenait cet homme.

— Ainsi, monsieur Ballantine, fit-il, vous désirez rencontrer le Dr Partridge ?

Le géant sursauta légèrement. Partridge ! C'était donc ainsi que s'appelait ce mystérieux Dr Par... dont avait voulu parler Jack Star ?

— Si la personne que je cherche s'appelle bien ainsi, c'est en effet votre Dr Partridge que je veux voir.

— À Rangoon, vous avez posé un peu partout des questions au sujet d'un certain Dr Par... Je ne vois pas, ici en Birmanie, d'autre docteur dont le nom commence de cette façon. Si vous me disiez comment vous avez obtenu ce nom ou, plutôt, cette partie de nom, peut-être pourrions-nous dissiper toute incertitude...

Cette fois, Ballantine hésita. Allait-il se livrer à cet inconnu ? Puis il pensa qu'éviter de renseigner son interlocuteur empêcherait celui-ci de l'aider, si telle était son intention. Naturellement, il pouvait s'agir d'un complice de l'Ombre Jaune, mais Bill se sentait prêt à courir les plus grands risques pour obtenir les renseignements qu'il désirait.

— Ce fragment de nom m'a été soufflé par un mourant, déclara-t-il, un certain Jack Star...

Les traits du Birman se contractèrent. Il fit un geste de la main et l'homme qui avait amené l'Écossais sortit de la pièce, refermant la porte derrière lui. Quand il fut seul avec son visiteur, l'homme aux lunettes d'or demanda, à brûle-pourpoint :

— Votre voyage en Birmanie a-t-il quelque chose à voir avec un nommé Ming, monsieur Ballantine ?

À ce nom de Ming, jeté ainsi brusquement dans la conversation, Bill faillit perdre contenance. Pourtant, par un effort de volonté, il réussit à ne rien laisser paraître de son désarroi.

— Ming ? fit-il. Je ne comprends pas...

Cette prudence ne parut pas étonner le Birman.

— Écoutez, monsieur Ballantine, fit-il, je comprends votre répugnance à me parler de Ming. Pourtant, je sais dans quelles circonstances Jack Star et le Dr Partridge se sont rencontrés. Alors, mieux vaut être franc avec moi...

Mais Bill hésitait encore à se confier à cet homme dont il ne connaissait même pas le nom.

— Êtes-vous monsieur Oh-Oh ? interrogea-t-il.

L'autre eut un signe de dénégation.

— Je ne suis pas monsieur Oh-Oh. Si vous voulez tout savoir, je m'appelle U-Win et je commande les Drapeaux Verts. Aurez-vous davantage confiance en moi à présent ?

Ballantine savait que, dans le genre de mission qu'il s'était assignée, il ne fallait avoir confiance en personne. Pourtant, il lui fallait prendre une décision. Il résolut donc de parler franchement au dénommé U-Win, tout en surveillant attentivement les réactions de celui-ci.

— C'est bien, fit Bill, je vais tout vous dire. Si je veux rencontrer le Dr Partridge, cela concerne en effet Ming.

Rapidement, il mit son interlocuteur au courant des événements qui l'avaient mené en Birmanie. Il savait qu'en se confiant ainsi il courait de grands risques. U-Win pouvait être une créature de l'Ombre Jaune mais, d'autre part, Ballantine comprenait qu'il lui fallait à tout prix progresser dans son enquête et ne négliger aucune chance de réussite. Tout en parlant cependant, il fixait les mains du Birman, s'attendant à tout moment à le voir saisir et braquer le gros revolver posé devant lui sur le bureau. Rien de semblable ne se passa pourtant et, quand l'Écossais eut fini de parler, U-Win montrait un visage plus grave encore que précédemment.

— Merci de votre franchise, monsieur Ballantine, fit-il lentement. Naturellement, je pourrais vous aider. Pourtant, si je comprends votre désir de venger votre ami, vous devez comprendre de votre côté que les Drapeaux Verts ne tiennent pas, dans les circonstances actuelles, à avoir d'ennuis avec Ming.

— Je croyais pourtant que les Drapeaux Verts représentaient le parti de l'ordre et de la justice, fit remarquer Bill sur un ton de demi-moquerie.

Le menton au creux de la main, U-Win s'accouda et dévisagea longuement son visiteur. Ce fut avec un léger accent de reproche dans la voix qu'il parla.

— Surtout, ne vous méprenez pas, monsieur Ballantine. Aucune complicité ne nous lie à l'Ombre Jaune. Pour le moment cependant, nous avons trop d'ennemis à vaincre pour nous permettre d'attirer sur nous la colère de Ming. Plus tard, quand nous aurons vaincu tous nos autres adversaires et que nous nous serons rendus maîtres du pays, nous pourrons enfin déclarer la guerre à ce mouvement occulte portant le nom de Vieille Asie et que dirige Ming. Nous mettrons alors tout en œuvre pour purger la Birmanie de ce virus. En attendant...

— En attendant, compléta l'Écossais, Ming est trop puissant pour que vous puissiez le combattre en même temps que les autres partis politiques contre lesquels vous luttez les armes à la main.

— C'est bien cela, reconnut U-Win. Si nous donnions une raison à Ming de s'allier momentanément avec ces autres partis, nous serions écrasés.

Bill hocha la tête.

— Je comprends, monsieur Win. À votre place, je raisonnerais de la même façon.

Il secoua ses larges épaules et enchaîna aussitôt :

— Tant pis, je me passerai de vous. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous m'avez fait venir ici.

— Je voulais connaître vos projets, tout simplement. J'étais de passage à Rangoon – incognito, car ma tête est mise à prix par le gouvernement –, quand j'ai appris que vous circuliez un peu partout en posant des questions au sujet d'un certain Dr Par... J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de Partridge. Je vous ai alors donné rendez-vous et vous connaissez la suite...

— Maintenant que vous voilà renseigné en ce qui me concerne et que vous avez refusé de m'aider, jeta Bill d'une voix sèche, j'espère que vous aurez l'amabilité de me faire ramener à mon hôtel.

U-Win acquiesça.

— Shin-Gyi, mon secrétaire, qui vous a piloté jusqu'ici, va vous reconduire.

Le chef des Drapeaux Verts s'interrompit. La contrariété se peignait sur son visage maigre. Il était visible qu'un combat se livrait en lui.

— Vraiment, monsieur Ballantine, continua-t-il enfin, je regrette de ne pouvoir vous être daucun secours. Vraiment, je regrette...

Un ricanement échappa à l'Écossais.

— Croyez que je le regrette également, monsieur U-Win, mais puisque votre décision est irrévocable, je me verrai forcé de trouver le Dr Partridge par mes propres moyens... Adieu, monsieur U-Win, et merci pour la balade...

Il se détourna et, traversant la pièce dans toute sa longueur, marcha vers la porte. Déjà, il posait la main sur le bec-de-cane, quand la voix d'U-Win l'immobilisa.

— Attendez, monsieur Ballantine !... Attendez !... Lentement, Bill fit volte-face.

— Vous avez gagné, enchaîna aussitôt le Birman. Je ne puis vous laisser partir ainsi. Nous luttons tous deux pour une juste cause et, tout bien pesé, ce serait une lâcheté de ma part de ne pas vous aider. Demain, vous partirez avec deux de mes hommes sur une embarcation et remonterez l'Irrawaddy jusque l'île de Thihadaw. Là, il vous faudra repérer une jonque qui porte le nom de *Pagan*, un ancien roi birman. Je ne puis vous dire exactement où elle se trouve, car elle circule un peu partout dans le haut fleuve pour aider et ravitailler nos commandos avances. À son bord se trouve monsieur Oh-Oh. Il vous aidera de son mieux et, si vous savez vous y prendre, il vous fournira tous les renseignements dont vous avez besoin.

Bill demeura un instant songeur.

— La jonque *Pagan*, fit-il, monsieur Oh-Oh ? Ce que je me demande c'est ce que ce personnage a à voir dans tout ceci. Ce n'est pas lui que je cherche, ne l'oubliez pas.

U-Win hocha la tête de haut en bas et un pâle sourire apparut sur son visage d'ascète.

— Oh-Oh a davantage à voir dans tout ceci que vous ne le pensez, monsieur Ballantine, et cela tout simplement parce que le Dr Partridge et lui ne font qu'une seule et même personne.

V

— Aucune trace de la *Pagan*, dit Ballantine d'une voix pleine de déception.

Cela faisait plusieurs jours maintenant que la lourde pirogue croisait le long du fleuve, à hauteur de l'île de Thihadaw où, suivant les affirmations d'U-Win, devait se trouver la jonque de monsieur Oh-Oh, alias Dr Partridge. Pourtant, en dépit de toute leur attention, Bill et les deux Drapeaux Verts qui l'accompagnaient, déguisés tous trois en bateliers indigènes, n'avaient pas réussi encore à repérer le vaisseau.

— Remontons toujours davantage vers le nord, proposa l'un des Birmans. Puisque nous n'avons pas rencontré monsieur Oh-Oh jusqu'ici, il doit se trouver plus haut sur le fleuve...

— Et s'il avait été capturé et la jonque coulée par les troupes gouvernementales ? supposa l'Écossais.

Le Birman qui avait parlé précédemment éclata de rire.

— Vous ne connaissez pas Oh-Oh, sahib. Jamais il ne se laisserait prendre. Il est plus rusé à lui seul que tous les démons de l'enfer.

La conviction de son interlocuteur paraissait telle que Bill ne crut pas utile de la contrecarrer, et la pirogue se dirigea pour la dixième fois peut-être vers Thihadaw.

Cette île, qui émerge au milieu d'un défilé de l'Irrawaddy, est entourée de légendes. Jadis, un monastère, dont on aperçoit encore les ruines, s'y élevait et les moines bouddhistes qui l'habitaient avaient, dit-on, apprivoisé les poissons du fleuve jusqu'à les rendre aussi fidèles et dociles que des chiens.

Vers le soir, Bill et ses deux compagnons devaient atteindre le village de Kyankmyaung, situé à la sortie du défilé. Là non plus cependant, ils ne découvrirent traces du *Pagan*. Comme la nuit tombait, des lumières papillotantes s'allumèrent sur les rives. Elles provenaient d'un marché nocturne installé au bord du fleuve. Bill et les deux Drapeaux Verts débarquèrent pour

acheter des œufs cuits, de la soupe, des abatis de poulets et des tubes de bambou, longs de quatre-vingt centimètres environ et remplis de riz.

Nantis de ces victuailles, les trois hommes allèrent amarrer leur pirogue à la berge d'un petit îlot situé à quelques centaines de mètres en amont du village. Là, ils se restaurèrent et, après avoir fait des plans pour le lendemain tout en buvant quelques verres de *choum-choum* pour se préserver de l'humidité de la nuit, ils s'allongèrent au fond de l'embarcation et, leurs armes à portée de la main, s'endormirent.

Le lendemain, dès l'aube, ils reprirent leur navigation errante le long du fleuve, inspectant chaque bateau de gros tonnage qu'ils croisaient. Passé Kyankmyaung pourtant, la circulation fluviale avait fortement diminué d'intensité et, nulle part, ils ne devaient apercevoir le *Pagan*.

— Je vais finir par croire, fit Ballantine, que cette maudite jonque n'existe pas et que Oh-Oh est un fantôme.

Le Birman le plus proche secoua la tête.

— Oh-Oh n'est pas un fantôme, déclara-t-il. Les soldats du gouvernement s'en aperçoivent quand il leur tombe dessus et les taille en pièces...

Le Drapeau Vert venait à peine de prononcer ces paroles, quand Bill remarqua une grande péniche, à la proue sculptée comme toutes les péniches de l'Irrawaddy, qui se dirigeait vers leur pirogue. Elle était montée par une dizaine d'hommes. Six d'entre eux seulement ramaient. Les autres tendaient à bout de bras de gros poissons dont certains frétillaient encore.

— Des pêcheurs, dit l'un des compagnons de Ballantine. Ils veulent nous vendre leur poisson.

— Et nous allons leur en acheter, dit Bill. Cela nous évitera de devoir pêcher nous-mêmes et nous pourrons ainsi corser un peu notre ordinaire par une bonne friture.

La péniche était maintenant toute proche de la pirogue et les deux Birmans s'étaient dressés pour parlementer dans leur langue natale avec les pêcheurs.

Et, soudain, l'imprévisible se passa. Un des pêcheurs se dressa de derrière le bordage de la péniche mais, au lieu d'un poisson, c'était une mitrailleuse qu'il tenait à la main. Le tacatac

de l'arme scia brusquement le silence et les infortunés Drapeaux Verts, touchés en plein corps, basculèrent dans le fleuve.

Bill ne devait même pas avoir le loisir de se rendre compte qu'il avait affaire à des bandits soucieux de les dévaliser. En tombant, les deux Birmans avaient déséquilibré la pirogue et l'Écossais s'était lui aussi trouvé précipité à l'eau. Comprenant qu'il ne trouverait son salut que dans la fuite, il se mit à nager, de toute la vitesse dont il était capable, en direction de la berge. Hélas ! il avait à peine fait dix brasses que la mitrailleuse crépitait à nouveau, l'entourant d'une gerbe de balles dont aucune, heureusement, ne devait le toucher.

« À la prochaine giclée, je suis sans doute bon pour le grand voyage », songea le géant avec résignation.

Pourtant, il n'y eut pas de prochaine giclée de plomb. Un ordre était parti de la péniche et la mitrailleuse s'était tue. Presque en même temps, le lourd bachot, propulsé par les bras vigoureux des rameurs, se rapprochait de Bill. Il comprit qu'il était inutile de vouloir lutter de vitesse avec l'embarcation, et il se laissa rejoindre. Quelques instants plus tard, il était hissé à bord de la péniche et jeté, ruisselant, sur le pont.

Un grand Birman à la poitrine nue, aux épaules musculeuses s'approcha de Ballantine. Son œil gauche, crevé probablement au cours de quelque rixe, était caché par un bandeau de tissu noir. Dans sa large ceinture de cuir il avait glissé deux revolvers de gros calibre et un sabre de bourreau chinois à la lame aussi large que la main.

Tout en se penchant sur l'Écossais, le pirate s'était mis à rire, en disant en un mauvais anglais :

— Ainsi, le chien d'étranger voyage incognito !... Mais lui maintenant au pouvoir de Thibaw et de ses écumeurs... Thibaw en tirera sans doute une bonne rançon...

Bill Ballantine comprit alors qu'il devait au seul hasard d'être encore vivant. En effet, quand il avait quitté Mandalay, il était déguisé lui aussi en paisible batelier birman. Pour cela, il avait revêtu des vêtements indigènes et s'était passé le visage, les mains et toutes les parties visibles du corps au brou de noix. Quant à ses cheveux, d'un roux flamboyant comme on le sait, il les avait dissimulés sous un épais turban. Lors de l'attaque des

bandits, quand il était tombé à l'eau, ce turban s'était dénoué et Thibaw l'avait reconnu pour un Européen. Comptant tirer un bénéfice appréciable de sa capture, le chef des écumeurs avait alors donné l'ordre de l'épargner.

Jugeant qu'il était préférable de ne pas contredire ledit Thibaw en ce qui concernait une éventuelle rançon, Bill évita de prononcer le moindre mot. Considérant que le temps travaillerait pour lui et que, tôt ou tard, il réussirait à fausser compagnie aux bandits, il se laissa ligoter sans opposer de résistance.

Lentement, la lourde embarcation remorquant la pirogue de Ballantine, s'était mise à remonter le fleuve. Cette navigation devait cependant être de courte durée. Au bout d'une heure à peine, on jeta l'ancre dans une petite crique dominée par de hautes falaises où s'ouvrait un défilé étroit où, après avoir débarqué, les pirates s'engagèrent, poussant devant eux Ballantine auquel on avait désentrevé les jambes.

Après quelques minutes de marche à peine, la petite troupe déboucha dans un cirque rocheux au centre duquel étaient bâties une vingtaine de huttes à toits de chaume.

« Il doit s'agir du repaire de ces brigands », pensa l'Écossais.

Sans doute ne se trompait-il pas, car il fut poussé sans ménagement à l'intérieur d'une des huttes et jeté sur le sol, où on lui attacha à nouveau les chevilles. Thibaw se planta alors devant lui, les jambes écartées, les poings sur les hanches, pour demander :

— Combien l'étranger estime le prix de sa liberté ?

— Un bon prix, fit Bill en riant. Un bon prix que je ne suis pas, hélas, assez riche pour payer...

— Votre gouvernement assez riche, rétorqua le bandit. Vous Anglais, je suppose...

— Écossais, dit Ballantine, qui aimait les nuances. Thibaw haussa ses épaules de lutteur.

— Anglais ou Écossais, la même chose, trancha-t-il en homme faisant fi des nationalismes. Gouvernement britannique paiera rançon, sinon Sa Majesté comptera bientôt fidèle sujet de moins...

Le borgne s'interrompit, réfléchit un moment, puis continua avec une nouvelle assurance :

— Gouvernement britannique paiera. Demain, j'enverrai un messager à représentant à Rangoon. En attendant, mes hommes et moi allons fêter votre capture. Rien de tel que choum-choum pour rendre joyeux pauvres écumeurs.

« Pauvre ou non, songea Bill, j'aurais bien du plaisir à te faire avaler tes dents une à une... Qui sait, après tout, si je n'aurai pas bientôt cette joie... »

Mais Thibaw avait quitté la hutte, laissant son prisonnier seul avec ses pensées. Et bientôt, au-dehors, retentirent les cris, les rires et les hoquets composant ce grotesque espéranto que, depuis toujours, parlent tous les ivrognes de la terre.

Toujours étendu, ligoté, sur le sol de la hutte, Bill rongeait son frein. Les pensées qui l'assaillaient n'avaient rien de bien réjouissant, car il se rendait compte que, réellement, il jouait de malheur. Non seulement ce Dr Partridge – alias monsieur Oh-Oh –, qui tenait la clé du repaire de l'Ombre Jaune, se révélait, insaisissable, mais en outre il se trouvait maintenant immobilisé, lui, Bill Ballantine, et cette dernière circonstance surtout, le faisait enrager. En plus, Thibaw et ses hommes étant des dacoïts – nom générique que l'on donne, en Birmanie, à tous les bandits – il était probable, sinon certain, qu'ils se trouvaient en rapport, de près ou de loin, avec Ming, ce qui n'allait pas sans faire courir des risques supplémentaires au prisonnier.

Ce qu'il fallait, c'était brûler au plus vite la politesse à Thibaw et à ses forbans. Mais comment ? À différentes reprises, Ballantine s'était efforcé de briser ses liens, mais ceux-ci étaient d'une résistance à toute épreuve et, malgré sa force, il n'avait pas réussi à en venir à bout. Restait la rançon. En admettant que le représentant britannique acceptât de se charger des formalités, ce qui était probable, cela prendrait du temps. Il y aurait des pourparlers, des marchandages à n'en plus finir et il était fort possible qu'avant le dénouement de l'affaire l'Ombre Jaune apprendrait que des dacoïts tenaient en leur pouvoir un Écossais de stature herculéenne et aux cheveux roux. Ming n'aurait aucune peine à effectuer un rapprochement entre cet

Écossais et le dénommé Bill Ballantine, qui serait aussitôt condamné à mort.

Durant tout le reste de la journée, les écumeurs de l'Irrawaddy avaient bu et festoyé, faisant retentir les parages de leurs cris et de leurs rires. À présent, la nuit était venue et, en même temps qu'elle, le silence. À n'en pas douter, tous les forbans, y compris Thibaw, leur chef, devaient être étendus sur le sol, à cuver leur mauvais alcool de riz.

« Voilà le moment où jamais d'essayer de recouvrer ma liberté, pensa Bill. Si je parvenais à me débarrasser de ces maudits liens, il ne me resterait plus ensuite qu'à jouer la fille de l'air... »

À nouveau, il tenta de rompre ou, tout au moins, de faire se relâcher les cordes enserrant ses chevilles et ses poignets, mais sans obtenir plus de résultat que précédemment. Alors, il resta immobile, haletant, dans un état mental proche du désespoir.

Combien de temps demeura-t-il ainsi, dans cette sorte de demi-coma provoqué par le découragement ? Un quart d'heure ?... Une heure ? Davantage peut-être... Un frôlement contre le mur de la hutte attira son attention. Cela venait du côté de l'entrée. Il dirigea ses regards dans cette direction et, presque aussitôt, deux silhouettes humaines se découpèrent dans le rectangle plus clair de la porte. L'une était celle d'un homme de haute taille, l'autre celle d'une femme jeune et mince. Deux indigènes à en juger par leur mise.

Déjà, bien qu'il ne distinguât pas les traits des nouveaux venus, Ballantine avait reconnu le lépreux aveugle et la jeune fille qui lui servait de guide. Cela faisait la troisième fois maintenant qu'il les trouvait sur son chemin, et chaque fois dans un moment critique, un peu comme s'ils s'étaient institués ses anges gardiens. Qu'est-ce qui se cachait derrière ces deux êtres mystérieux ? Bill se le demandait avec une curiosité toujours plus grande.

Abandonnant le lépreux à l'entrée de la hutte, la jeune fille s'était avancée vers Ballantine. Elle s'agenouilla auprès de lui et une lame brilla dans son poing. Bill sentit que l'on tranchait ses liens. Quand il fut libre, il voulut se redresser, mais la métisse, posant la main à plat sur sa poitrine, le repoussa en arrière.

— Non, murmura-t-elle en un anglais parfait, ne bougez pas. Quand nous serons partis, vous compterez jusqu'à cent. Ensuite, vous pourrez fuir à votre tour... Promettez de ne pas essayer de nous rejoindre...

Le colosse hésita, se demandant encore ce que voulaient dire tous ces mystères. Ensuite, il se décida.

— Vous avez ma parole, souffla-t-il.

— C'est très bien... Quand vous aurez fini de compter, vous sortirez de la hutte et gagnerez le fleuve. Les écumeurs sont tous ivres morts, noyés dans le choum-choum et, avec un peu de chance, vous passerez sans être découvert. Arrivé au fleuve, vous volerez une embarcation et remonterez le courant à la pagaie. La jonque *Pagan* est ancrée en amont, à un jour de pirogue d'ici... Prenez cela...

Bill sentit qu'on lui glissait deux objets dans la main. Au toucher, il reconnut un gros revolver et une boîte de cartouches. Il voulut remercier la jeune fille, mais cette dernière ne lui en laissa pas le temps. Elle s'était redressée pour, tournant les talons, aller rejoindre le lépreux. Aussitôt, l'étrange couple s'évanouit dans les ténèbres du dehors.

Pendant un moment, Bill fut saisi par la tentation de les poursuivre, mais il se souvint qu'il avait donné sa parole de n'en rien faire, et il demeura immobile. Tout en s'assurant que le revolver était bien chargé, il se mit à compter jusque cent. Quand il eut terminé, il se redressa, glissa la boîte de cartouches dans sa poche et le revolver dans sa ceinture. Alors seulement, il se risqua hors de la hutte.

Un peu partout devant lui gisaient les corps inertes des pirates terrassés par l'alcool. Ballantine tenta bien de découvrir la jeune fille et le lépreux, mais il ne les aperçut nulle part. Assurément, ils avaient eu le temps de fuir. Encore une fois, Bill se demanda pourquoi ils s'entouraient de tant de précautions. Ensuite, il songea qu'avant tout il devait mettre le plus de distance possible entre les écumeurs et lui. Enjambant les corps des ivrognes, il se dirigea vers l'entrée du défilé, tout en bénissant le démon Choum-Choum qui se faisait ainsi son complice.

Soudain, comme il allait atteindre le défilé, une silhouette humaine se dressa devant lui. Tout de suite, Bill reconnut la structure épaisse de Thibaw et aussi son visage grimaçant, barré par la ligne noire du poche-œil. Visiblement, le forban était ivre, car il titubait. Cependant, cela ne le rendait pas moins redoutable, car il brandissait son grand sabre. Ce sabre de bourreau chinois à la lame large comme la main.

VI

Lentement, tenant son sabre à deux mains, Thibaw faisait décrire à la lame une série de demi-cercles. Il maniait l'arme avec une adresse consommée et sa force devait lui permettre d'en porter des coups mortels. D'un seul revers, il était assurément capable de faire voler une tête.

Ballantine s'était immobilisé sur place et, pas à pas le forban s'avancait vers lui. Un affreux rictus tordait son visage repoussant et, dans son œil unique, la lumière de la lune mettait un éclair de férocité bestiale.

— Notre hospitalité pas assez bonne pour étranger, dit-il. Étranger pas vouloir payer rançon. Alors, lui mourir...

Et, soudain, d'une détente imprévisible, il se précipita, le sabre levé, sur l'Écossais. Ce dernier eut juste le temps de sauter de côté pour éviter la large lame qui passa en sifflant à vingt centimètres à peine de sa gorge. Thibaw faillit perdre l'équilibre, mais il se redressa aussitôt. Se tournant à nouveau vers Ballantine, qui s'était écarté de quelques pas, il jeta avec colère :

— L'étranger va mourir... Pas payer rançon... Alors, mourir...

Pendant un moment, Bill pensa tirer son revolver pour foudroyer le misérable. Pourtant, il trouva préférable de n'en rien faire. La détonation risquait d'éveiller l'un ou l'autre ivrogne, voire plusieurs d'entre eux, ce qui ne ferait que compliquer la situation. De son côté, le chef des écumeurs ne paraissait pas vouloir donner l'alarme, obnubilé qu'il était par son désir de tuer, désir exacerbé sans doute par les vapeurs de l'ivresse.

« Puisque notre ami Thibaw semble vouloir me faire l'honneur d'un combat singulier, pensa Bill, je m'en vais lui donner satisfaction. » Il se rendait compte cependant que la partie était assez inégale. Certes, dans une lutte à mains nues, il n'aurait pas craint le chef des écumeurs, car il avait confiance en

sa force. Mais il y avait le sabre, qui suffisait bien à faire pencher la balance en faveur du bandit.

Thibaw ne semblait d'ailleurs pas disposé à laisser le moindre répit à son adversaire. Il s'était à nouveau précipité en avant, faisant siffler son sabre. Cette fois encore, Bill eut juste le temps de s'effacer. La lame siffla et vint entailler le vêtement de l'Écossais à l'épaule, sans heureusement entamer la chair.

« Eh ! Eh ! pensa Bill, cela devient sérieux. S'agit plus de rigoler... »

Alors, les deux antagonistes se mirent à mimer un étrange ballet. L'un attaquant sans cesse et sabrant à toute volée ; l'autre, avec une agilité peu en rapport avec son poids et sa masse, évitant les mortels coups de tranchant et guettant le moment où son adversaire se découvrirait.

Et, soudain, comme Thibaw, ayant porté un large revers, trébuchait, le poing droit de Ballantine, lancé comme par une bielle de locomotive, passa sous ses bras levés et lui écrasa le plexus solaire. Le forban parut se dégonfler, laissa tomber son arme et se plia en deux en laissant échapper un grognement de douleur. Toujours de la main droite, mais du tranchant cette fois, Bill frappa son ennemi à la nuque, un peu à la façon d'un bourreau maniant une hache. Il y eut un léger craquement quand le coup porta et le chef des écumeurs s'écroula en avant sur le sol, où il ne bougea plus.

Certain de ne plus rien avoir à craindre de Thibaw, Bill jeta un regard vers les corps étendus des ivrognes. Aucun d'entre eux ne semblait s'être rendu compte du combat se déroulant à quelques mètres d'eux à peine. Certains avaient bien changé de position, mais pour retomber aussitôt dans un abrutissement total.

Après avoir une dernière fois rendu grâce au démon Choum-Choum, Ballantine s'enfonça dans le défilé, pour déboucher bientôt sur la rive du fleuve, où se trouvait amarrée la péniche et, par conséquent, sa pirogue, puisque celle-ci, on s'en souviendra, avait été prise en remorque.

Comme il atteignait la berge, il redoubla de prudence, car il était fort possible qu'une sentinelle demeurât en permanence à bord de la péniche.

Se blottissant derrière un rocher, Ballantine ne tarda pas à distinguer la silhouette d'un homme dressé à l'arrière de l'énorme bachot. Rapidement, il mit au point un plan d'action. Il profiterait d'un instant où le garde tournerait le dos pour se glisser jusqu'à la pirogue, dénouer l'amarre et se laisser emporter par le courant.

L'attente parut longue au fuyard. Toujours tapi à l'abri de son rocher, il était tourmenté à la pensée que, là-bas, on pouvait s'apercevoir à tout moment de sa fuite, ce qui aurait naturellement pour conséquence de compromettre le succès de son évasion.

Enfin, sur le pont de la péniche, la sentinelle se détourna pour regarder vers le large. Bill en profita pour se glisser jusqu'au fleuve et, élevant son revolver et la boîte de cartouches au-dessus de sa tête afin de ne pas risquer de les mouiller, il pénétra dans l'eau. En quelques enjambées, sans même perdre pied, il atteignit la pirogue, dans laquelle il se coucha à plat ventre, sortant seulement un bras pour, à tâtons, entreprendre de dénouer l'amarre reliant l'embarcation à la péniche. L'opération se révéla assez laborieuse, car le nœud était mouillé et Bill ne possédait aucun moyen de trancher le filin. Grâce à la force de ses doigts, il vint cependant à bout de la difficulté et, l'amarre dénouée, plus rien ne tint la pirogue qui, saisie aussitôt par le courant, glissa le long des flancs de la péniche et disparut dans la nuit.

Ce fut seulement quand il se considéra hors de vue que Ballantine se redressa pour saisir une pagaie, faire faire demi-tour à l'embarcation. Comme il devait recouper l'endroit où se trouvait amarrée la péniche, il eut soin de se diriger vers le large afin, profitant de l'obscurité, de ne pas risquer d'être aperçu par le garde. Lorsqu'il eut dépassé l'endroit dangereux de plusieurs centaines de mètres, il se mit à pagayer franchement vers l'amont où, suivant les affirmations de la jeune fille qui l'avait délivré, devait se trouver la jonque de monsieur Oh-Oh.

Durant tout le reste de la nuit, Bill Ballantine avait pagayé sans relâche, avec une régularité de robot qui excluait la fatigue. Une seule chose comptait : mettre la plus grande distance possible entre ses poursuivants et lui pour, ensuite, se lancer à

nouveau à la recherche de la jonque *Pagan*. Ce ne serait en effet qu'après s'être entretenu avec le Dr Partridge qu'il pourrait gagner les Monts Naga pour atteindre le repaire de Ming et tenter d'annihiler celui-ci, et cela autant pour rayer du nombre des vivants un monstre indigne du nom d'homme que pour venger la mort de Morane.

L'aube trouva le géant plus décidé que jamais à aller jusqu'au bout de son entreprise. Il appartenait à cette classe d'individus dont le moral, comme le physique, est capable de résister à toutes les épreuves et, en ce qui concernait Ballantine, un contact personnel et prolongé avec le commandant Morane – cet homme de fer mais, hélas, mortel – avait encore affermi cette résistance.

Au passage, Bill observait avec soin le moindre chenal, la moindre crique où la *Pagan* aurait pu trouver refuge. Il y avait peu de trafic sur le haut fleuve, ce qui simplifiait la tâche du chercheur. Si la jonque se trouvait réellement dans les parages, il ne pourrait manquer de la découvrir.

Le soleil était déjà haut quand Bill, en se retournant, fit une désagréable découverte. Derrière lui, sur le long miroir argenté du fleuve, la silhouette d'une grosse péniche à la proue sculptée se détachait nettement. Tout d'abord, il crut se trouver en présence d'un de ces nombreux bateaux de commerce qui sillonnent l'Irrawaddy. Pourtant, il se détrompa rapidement. La péniche en question allait trop vite pour qu'elle pût effectuer un simple voyage de commerce. Jamais en effet un capitaine n'eut, en ce cas, exigé un tel effort de ses rameurs. De cette considération, une crainte découlait normalement ; une crainte qui, bientôt, se matérialisa. Comme la péniche se rapprochait sans cesse, Bill reconnut, sans qu'il lui fut possible de s'y tromper, celle des écumeurs.

— Ces maudits ivrognes ont récupéré plus vite que je ne le pensais, maugréa-t-il. Aussitôt dégrisés, ils se sont lancés dans mon sillage...

Il souqua plus fort sur sa pagaie mais, au bout d'un quart d'heure d'efforts, il se rendit compte que la distance séparant la pirogue de la péniche diminuait rapidement. Il pouvait à présent distinguer nettement les hommes sur le pont. Nulle part

cependant il ne découvrit la silhouette massive de Thibaw. « Lui aurais-je réglé son compte ? se demanda-t-il. En ce cas, les écumeurs ont une raison de plus de m'en vouloir, et ils ne doivent avoir qu'une idée : venger leur chef. »

Comme il ne pouvait songer à lutter de vitesse avec la péniche, propulsée par de nombreux rameurs, Bill préféra employer la ruse. À l'endroit où il se trouvait, le courant du fleuve, fort large, était barré en son milieu par un groupe d'îlots entre lesquels cheminait tout un labyrinthe d'étroits chenaux. Le plan du fuyard était de se glisser dans ce labyrinthe où la pirogue évoluerait plus aisément que le lourd et encombrant bâtiment des bandits.

Il dirigea donc son esquif vers les îlots, mais ses poursuivants durent comprendre ses intentions car, soudain, un ronronnement se fit entendre. Bill serra les mâchoires, jusqu'à ce que ses dents lui fassent mal.

— Un moteur ! *Ils* ont un moteur !...

Jusqu'ici, les écumeurs, certains de rattraper le fuyard n'en avaient pas fait usage, et cela sans doute afin d'économiser le carburant. À présent qu'ils le voyaient sur le point de leur échapper, ils mettaient tout en œuvre pour le rejoindre.

Mû par une fureur panique, Bill se mit à manier sa pagaine avec une frénésie accrue, la plongeant et la replongeant dans l'eau à la façon d'une machine emballée. Tous les muscles noués, tout le corps tendu, il n'avait d'yeux que pour le groupe d'îlots qui se rapprochait sans cesse. Mais, derrière lui, la péniche devait se rapprocher elle aussi à belle allure, car le bruit du moteur montait toujours davantage, s'amplifiant comme un orage.

A présent, ce bruit de moteur semblait s'être emparé de la nature tout entière. Pourtant, Bill parvint au groupe d'îlots avant d'avoir été rejoint. Déjà, la pirogue s'engageait dans un des chenaux, quand un violent tacatac retentit. Tout autour de la pirogue, de petits geysers d'eau s'élevèrent.

« Les mitrailleuses ! songea Bill avec désespoir. Les mitrailleuses ! »

Il pesa plus fort sur la pagaine afin de faire franchir à son esquif un coude du chenal, au delà duquel il serait

momentanément en sécurité. Et, soudain, une sorte de muraille se dressa devant lui. Une muraille sur laquelle il put lire, tracé en rouge, un nom qui lui sembla familier. Cela sur l'espace d'un éclair cependant. La muraille frappa la pirogue en plein. Bill sentit un corps dur lui heurter le front et, privé de conscience, il bascula dans l'eau.

VII

Tout ce dont Bill se souvenait c'était que, à demi ranimé par la fraîcheur de l'eau et sans doute aussi par la sensation de noyade, il était remonté à la surface. Aussitôt, des mains l'avaient saisi, hissé et déposé finalement sur une surface dure qui devait être un plancher.

Peu à peu, il avait repris conscience et la brume qui l'entourait s'était dissipée progressivement, permettant aux formes de se préciser.

Il était étendu sur le pont d'un grand vaisseau et entouré d'hommes, tous Asiatiques à première vue, portant un rectangle de tissu vert cousu sur leurs poitrines, à hauteur du cœur.

Quelqu'un parla, en un anglais correct.

— Oh ! Oh ! le voilà qui revient à lui...

Ballantine tourna la tête du côté d'où venait la voix, et il aperçut un grand diable, d'un âge indéfini, qui le considérait avec intérêt. Il s'agissait d'un Européen assurément, à en juger par ses cheveux d'un blond de paille, presque blancs. Tout dans ses manières cependant, et même dans ses traits, était asiatique. Un peu comme si l'inconnu, vivant depuis toujours en Extrême-Orient, s'y était adapté par mimétisme. Bien sûr, ses cheveux n'étaient pas devenus noirs pour autant et il n'avait pas perdu cet accent à la fois pincé et nonchalant qui caractérise la civilisation oxfordienne. Bill savait d'ailleurs que pour faire perdre cet accent à un homme, il fallait au moins lui couper la langue, voire le tuer, et encore...

Comme l'Écossais se redressait en s'ébrouant, l'homme aux cheveux de paille parla à nouveau, s'adressant cette fois directement au naufragé :

— Oh ! Oh ! J'ai bien cru, mon ami, que l'on ne réussirait pas à vous tirer à temps de cette affreuse vinasse pour anguilles. Mais, oh ! oh ! vous êtes vivant. Tout est donc bien qui finit bien...

Bill se souvint alors de ce nom peint en rouge sur la « muraille » qui avait coulé sa pirogue. Ce nom qui lui avait paru familier.

— Serais-je à bord de la jonque *Pagan* ? interrogea-t-il.

L'homme aux cheveux de paille eut un signe de tête affirmatif.

— Vous êtes bien à bord de la *Pagan*, en effet. Oh ! Oh ! je vois que vous avez déjà entendu parler de nous.

— J'ai déjà entendu parler de la jonque et des Drapeaux Verts, reconnut Bill. Quant à vous, sir, je ne crois guère me tromper en affirmant que vous êtes monsieur Oh-Oh.

L'autre sursauta, ferma à demi un œil et considéra son interlocuteur de l'autre, qui était grand ouvert, lui, et soupçonneux.

— Oh ! Oh ! dit-il. Je vois que nous sommes en pays de connaissance. On m'appelle bien monsieur Oh-Oh. Mais je préfère que l'on me donne mon vrai nom, qui est...

— Partridge, enchaîna Bill. Dr Partridge...

Et, comme Oh-Oh fronçait les sourcils, Ballantine éclata de rire et continua :

— Je sais que tout cela peut vous paraître étrange, sir. On s'étonnerait à moins, en effet. Depuis plusieurs jours, je vous cherche dans les parages, envoyé vers vous par U-Win, et sans parvenir à vous découvrir. Et voilà que, comme j'essaie d'échapper à ces maudits écumeurs, votre jonque fantôme me tombe dessus, coule ma pirogue, et que finalement vous me sauvez la vie. Si, après cela, on m'affirme encore que le hasard est régi par des règles strictes...

— Le hasard cesserait justement d'être le hasard s'il était réglementé, fit sentencieusement le Dr Partridge. En ce qui concerne notre intervention, nous nous étions mis à l'abri derrière ces îles, quand nous avons entendu un bruit de moteur tout proche et une mitraillade. Nous nous sommes cru attaqués et, considérant que le meilleur moyen de parer à une attaque c'est d'attaquer à son tour, nous nous sommes précipités sur un ennemi que nous n'apercevions pas encore. Au débouché du chenal, la jonque a coupé votre pirogue en deux. Comme, en nous apercevant, les écumeurs ont pris aussitôt la fuite, nous

avons pu sans retard nous occuper de votre sauvetage. Vous connaissez la suite...

Le Dr Partridge s'interrompit et considéra Ballantine d'un air grave. Au bout de quelques secondes, il continua :

— Avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous dire que, si vous paraissiez bien renseigné à notre sujet, nous ne le sommes guère en ce qui vous concerne...

— C'est exact, reconnut le colosse. Je vous dois des explications...

Il se mit sur pied et, s'inclinant, tendit une main encore humide à monsieur Oh-Oh.

— Mon nom est Ballantine, dit-il. William Ballantine... C'est un certain Jack Star qui m'a...

Partridge avait serré la main qui lui était tendue. Au nom de Jack Star, il avait à nouveau froncé les sourcils, pour interrompre aussitôt son interlocuteur :

— Jack Star, fit-il. Jack Star... Oh ! Oh !... Et vous dites que c'est U-Win lui-même qui vous a indiqué l'endroit où me trouver ?

Bill acquiesça et Partridge reprit aussitôt :

— Oh ! Oh ! Je crois que nous allons devoir nous entretenir longuement, vous et moi. Je vais vous faire donner des vêtements secs, si l'on en déniche d'assez grands et d'assez larges pour vous. Ensuite, oh ! oh ! nous nous retrouverons dans ma cabine...

Il fut fait comme le maître de la jonque avait dit. Un quart d'heure plus tard, Bill, saucissonné dans des hardes trop petites pour sa taille et qui le gênaient aux entournures, était introduit dans la cabine de son hôte. Oh-Oh était assis derrière une large table de bois noir. Il plaça négligemment un gros Colt devant lui, posa, toujours aussi négligemment, la main droite à quelques centimètres de la crosse de l'arme pour, de l'autre main, désigner un siège à Bill, en disant :

— Eh bien ! monsieur Ballantine, tout ce qui vous reste à faire, c'est me raconter votre histoire. Et tâchez qu'elle soit plausible. Sinon... Oh ! Oh !...

*

Longtemps, Bill Ballantine devait parler. Il relata les circonstances dans lesquelles Bob Morane avait trouvé la mort, en Égypte, de la main de l'Ombre Jaune elle-même, comment il avait trouvé Jack Star mourant dans son refuge des monts Grampians, en Écosse. Il répéta aussi les paroles que Star avait prononcées avant de mourir :

— Monts Naga... Vieux temples des dieux-serpents, ouest rivière Chindwin... Région des hommes-singes... Démons Rouges... Pays de Mi... Sing... Ling... À Mandalay... voir Dr Par...

Il expliqua également à monsieur Oh-Oh comment, sur ces pauvres indices, il avait gagné la Birmanie pour retrouver ce Dr Par... qui peut-être lui indiquerait le chemin de ce pays de Mi-Sing-Ling, introuvable sur les cartes les plus détaillées. Il raconta les mésaventures qui lui étaient survenues depuis son arrivée à Rangoon, son entrevue avec U-Win, sa capture par les écumeurs de Thibaw, jusqu'à sa rencontre, pour le moins brutale, avec la jonque.

Pendant que Ballantine parlait, le Dr Partridge n'avait cessé d'étudier ses traits, afin sans doute d'y relever un quelconque indice de duplicité.

Cette étude prolongée dut satisfaire Oh-Oh car, quand Bill se tut, son visage avait perdu toute sa gravité méfiante, et ce fut avec un léger sourire qu'il déclara :

— Oh ! Oh ! Votre histoire paraît tenir debout, monsieur Ballantine. Naturellement, il eût été difficile à U-Win de m'avertir de votre venue. Mes hommes et moi, à bord de notre jonque motorisée et cuirassée, effectuons des besognes de commando et nous évitons de nous servir de la radio, qui pourrait nous faire repérer. Il y va de notre sécurité à tous...

Du bout des doigts, il fit tourner à la façon d'une toupie le revolver posé devant lui, le barillet formant pivot.

— Eh bien ! continua-t-il, vous savez à présent qui est ce mystérieux Dr Par... Quant aux Monts Naga, ils sont indiqués sur toutes les cartes...

— Je ne l'ignore pas, fit Bill. Je sais qu'ils se situent au nord-ouest du territoire birman et forment la frontière entre ledit

territoire et l'Assam, qui fait partie de la République Indienne. Pourtant, ces Monts Naga s'étendent sur une distance de quelque quatre ou cinq cents kilomètres. Vouloir y trouver le repaire de Ming équivaudrait à chercher un certain coquillage au fond des mers. Ce que j'attends de vous, ce sont des précisions.

Une vive contrariété se peignit sur le faux masque asiate du Dr Partridge.

— Oh ! Oh ! monsieur Ballantine, dit-il, vous m'embarrassez. Comme vous l'a déjà dit U-Win, vous nous mettez dans une situation... oh ! oh !... délicate. Certes, c'est avec plaisir que nous verrions disparaître ce monstre de Monsieur Ming, et aussi ce mouvement de Vieille Asie qu'il dirige. Comprenez-nous bien cependant. Notre parti voit sa puissance grandir chaque jour. Nous possédons notre armée, parfaitement organisée, une aviation capable de tenir tête aux forces aériennes gouvernementales. Nos troupes tiennent une grande partie du pays et, chaque jour davantage, nos positions, tant stratégiques que politiques, s'améliorent. Pourtant, nous ne pouvons pas encore crier victoire. Trop d'ennemis nous entourent, guettant la moindre erreur de notre part, pour que nous puissions nous permettre, justement, de commettre cette erreur. Nous attaquer à présent à Ming serait nous exposer à un réel danger. Ming est trop puissant. Son mouvement possède des ramifications partout et sa force, conjuguée avec celle de nos ennemis directs, pourrait amener notre ruine. Voilà pourquoi, pour vous parler encore comme l'a fait U-Win, il nous serait difficile de vous aider directement.

Une colère soudaine s'empara de Ballantine. Ainsi, il avait bravé tous ces dangers pour, au moment où la chance lui souriait enfin, devoir essuyer un refus de la part du seul homme qui, sans doute, pouvait lui fournir les renseignements dont il avait besoin.

— Je ne vous demande pas de m'aider directement, docteur Partridge, lança-t-il d'une voix sourde, mais seulement de me donner les renseignements dont j'ai besoin. Si je parviens jusqu'à Ming et réussis à le tuer, je vous débarrasserai en même

temps d'un adversaire qui pourrait se révéler dangereux par la suite.

— Tuer Ming ! fit Partridge. Oh ! Oh ! voilà des paroles bien présomptueuses... L'Ombre Jaune est un bien gros morceau à avaler, vous ne l'ignorez sans doute pas, monsieur Ballantine.

— Je ne l'ignore pas, en effet. Mais qui ne risque rien n'a rien. Si je réussis dans mon entreprise, j'aurai mené à bien, à l'échelle mondiale, une opération de salubrité publique et vengé mon ami.

Le Dr Partridge dodelina doucement de la tête.

— Vous me paraissez courageux, et fort capable de mener la vie dure à cette vermine d'Ombre Jaune. Oh ! Oh !... Peut-être, après tout, aurions-nous avantage à vous aider... indirectement bien sûr...

Il secoua la tête plus fort et répéta :

— Oui, je crois que nous aurions réellement avantage à vous aider ainsi, sans nous engager autrement... Oh ! Oh !... Dites-moi ce que vous désirez savoir. J'essaierai de répondre à vos questions avec le plus de précision possible...

VIII

— C'est il y a vingt ans peut-être que, pour la première et la dernière fois, je pénétrai dans les Monts Naga, commença Partridge. Docteur en anthropologie, j'avais entendu conter des légendes concernant une race d'hommes primitifs, à l'aspect simien, auxquels les montagnards birmans donnaient le nom de Démons Rouges en raison de la coloration particulière de leur peau et de leur système pileux. La région hantée par ces Démons Rouges était située, d'après les renseignements obtenus, quelque part à l'ouest du Haut-Chindwin, dans les montagnes sauvages et mal connues de Patkai Range, qui forment le versant birman des Monts Naga.

« Ayant réussi à me faire allouer des crédits par le British Muséum, je quittai un beau jour, à la tête d'une puissante escorte, le petit village de Taro, sur la rivière Chindwin et, me dirigeant droit vers l'ouest, m'enfonçai parmi les montagnes.

« Durant près de deux semaines, nous progressâmes à travers un paysage tourmenté, bossue de collines, creusé de vallées et de canons, le tout tapissé de jungles épaisses qui, au fur et à mesure que nous prenions de l'altitude, étaient remplacées par la forêt alpestre où dominaient les fougères arborescentes, les euphorbes et les rhododendrons géants.

« Nous avions atteint une zone que les indigènes semblaient éviter. Zone parsemée de temples, la plupart en ruines mais fréquentés encore par les adorateurs des Nagas, ces dieux-cobras de la mythologie indo-birmane. Nous nous sentions épiés, menacés. Oh ! Oh ! Pourtant, notre troupe était nombreuse et puissamment armée, ce qui nous évita sans doute d'être attaqués. Nous venions à peine de pénétrer dans cette région, quand nous aperçûmes les premiers Démons Rouges. Leur aspect était réellement ceux d'hommes-singes. Ils étaient trapus, courts de jambes et possédaient des bras d'une longueur démesurée. Leurs crânes se révélaient nettement

brachycéphales, avec des mâchoires prognathes, un nez épaté et des arcades sourcilières en visière. Leur peau, leurs cheveux, leur barbe et les poils couvrant leur poitrine et leurs épaules offraient une couleur rouge assez voisine de celle de la robe des orangs-outans. Au début, je fus enthousiasmé. En ces Démons Rouges je croyais avoir réellement découvert, vivant, le *missing link*, le fameux « chaînon manquant », cet être mythique formant trait d’union entre le singe et l’homme. Je baptisai donc aussitôt cette contrée du nom de Pays du Missing Link, et non de Mi-Sing-Ling, comme vous semblez l’avoir compris⁵.

« Par la suite cependant, des observations plus attentives devaient me détruire. Les Démons Rouges n’avaient rien du singe. Oh ! Oh ! Ils appartenaient à une race fort primitive, certes, mais ils se révélaient cependant des hommes dans toute l’acception du terme. Leur comportement, leurs habitudes le démontraient sans équivoques possibles. Quant à la pigmentation rouge de leur peau et de leur système pileux, elle n’était guère naturelle, mais l’effet d’un suc végétal dont ils s’enduisaient des pieds à la tête. Nous nous rendîmes compte également qu’ils servaient les adorateurs des Nagas avec un dévouement mêlé de crainte, un peu à la façon d’esclaves.

« Comme vous devez le penser, j’étais assez déçu. Cependant, je gardai à ce territoire ce nom de Pays du Missing Link que je lui avais donné par erreur.

« En poussant toujours plus loin vers la frontière, mal délimitée de l’Assam, nous découvrîmes, au sommet d’une haute colline aux murailles à pic, une prodigieuse forteresse, construite sans doute par les anciens conquérants mongols. Faite d’énormes blocs de pierre grossièrement équarris, elle avait gardé toute sa majesté de jadis et, si elle était abandonnée depuis des siècles, elle demeurait intacte, le temps n’ayant pas eu prise sur ses murs cyclopéens. Cette dernière découverte devait mettre fin à notre voyage et nous regagnâmes notre point de départ sur la rivière Chindwin.

⁵ L’erreur de Ballantine vient du fait que Jack Star avait prononcé ses dernières paroles en anglais, où les prépositions françaises a de « de » et « du » se traduisent toutes deux par *of*.

« Ce fut bien des années plus tard que je rencontrais Jack Star. À cette époque, j'appartenais déjà au parti des Drapeaux Verts et j'étais en mission avec mes hommes sur un affluent du Chindwin, quand nous interceptâmes une pirogue au fond de laquelle un Européen se trouvait étendu, plus mort que vif. Il s'agissait de Jack Star. Nous le soignâmes et, une fois revenu à la santé, il m'apprit que, ayant pénétré dans les Monts Naga à la recherche de trésors archéologiques, il avait été retenu prisonnier dans la vieille forteresse mongole que Ming avait aménagée en repaire. Une suite de circonstances providentielles lui avait seule permis de s'échapper. Et le Dr Partridge conclut :

— Voilà pourquoi Jack Star, sachant que je connaissais le chemin de la forteresse et n'ayant plus le temps de vous le révéler lui-même, a voulu vous donner mon nom, de façon à ce que vous puissiez obtenir de moi les renseignements que la proximité du trépas l'empêchait de vous communiquer.

Quand son hôte se fut tu définitivement, Bill éclata d'un rire forcé.

— Ainsi, fit-il, voilà que tout s'éclaire ! Je cherchais un certain Mi-Sing-Ling qui aurait donné son nom à une région précise des Monts Naga. En réalité, c'est *missing link* que j'aurais dû comprendre mais, quand Star prononça ces paroles, il était à l'article de la mort et sa voix n'était plus très distincte, d'où mon erreur.

L'Écossais s'interrompit et regarda fixement monsieur Oh-Oh, pour continuer ensuite :

— À présent, docteur Partridge, tout ce qui vous reste à faire, c'est m'indiquer de façon précise la route à suivre pour atteindre le refuge de l'Ombre Jaune.

— Je compte vous dresser une carte de la région, monsieur Ballantine, avec toutes les coordonnées et points de repère, mais cela à une seule condition...

— Laquelle donc ? interrogea Bill.

— Je veux que vous me promettiez que, même sous la menace de la torture, vous ne révéliez à quiconque l'origine de ces renseignements. Comme je vous l'ai dit déjà, nous ne tenons pas à nous attirer, pour l'instant du moins, des ennuis avec Monsieur Ming.

Gravement, Ballantine hocha la tête.

— Vous avez ma parole, docteur Partridge, et quand je la donne, j'ai l'habitude de la respecter.

— Je n'en doute pas, monsieur Ballantine. Oh ! Oh ! Je sais pouvoir vous faire confiance. Nous allons vous reconduire jusqu'à Kyankmyaung, De là, vous regagnerez Mandalay et irez revoir U-Win. Il vous donnera le moyen d'atteindre Taro, qui sera votre base de départ pour le Pays du Missing Link. À partir de ce moment, il vous faudra vous débrouiller par vos propres moyens.

Bill gonfla à bloc son énorme poitrine.

— Je me débrouillerai, soyez sans crainte, docteur Partridge, dit-il.

Une grande allégresse l'occupait. Enfin, il touchait au but et, bientôt, en possession du plan de Oh-Oh, il pourrait se mettre en chasse. Car c'était à une vraie chasse qu'il allait se livrer, et le gibier serait l'Ombre Jaune elle-même. Gibier bien redoutable en vérité et qu'il lui faudrait forcer dans sa tanière. Une tanière comme aucune bête sauvage n'en avait jamais possédé. Pourtant, tout à la satisfaction d'avoir enfin débrouillé les quelques énigmes qui lui fermaient jusqu'à présent l'accès du Pays du Missing Link, Bill avait tendance à minimiser les nouvelles difficultés, peut-être insurmontables, qui allaient se dresser tôt ou tard sur son chemin. Il oubliait également qu'il lui restait encore certains mystères à éclaircir et, notamment, celui qui entourait le lépreux aveugle et la jeune métisse qui, à trois reprises déjà, s'étaient trouvés quasi miraculeusement sur sa route pour lui sauver la vie. Qui étaient-ils et que cachaient-ils sous leur instance de chiens fidèles ? À ces questions, Bill ne cherchait pas de réponse pour l'instant. Tout ce qui l'occupait, c'était l'impatience de se lancer à la recherche de Ming, pour le traquer jusque dans sa citadelle, lui faire payer ses crimes et venger la mort de Morane, ce chevalier sans peur et sans reproches qui était mort au service de la justice et de l'humanité.

— Quand partons-nous pour Kyankmyaung ? interrogea Ballantine.

— Dès aujourd'hui, fut la réponse de monsieur Oh-Oh.

Le lendemain, vers le milieu de la journée, la *Pagan*, poussée par ses puissants moteurs, atteignait Kyankmyaung et, le surlendemain, emportant la carte tracée par le Dr Partridge, Bill regagnait Mandalay. Il avait quitté la jonque depuis une heure à peine, quand un hydravion se posa à peu de distance du bâtiment. Cet hydravion appartenait aux Drapeaux Verts et son pilote était chargé de transmettre un message urgent d'U-Win à l'adresse de monsieur Oh-Oh.

IX

Douze jours à présent que Bill avait quitté Taro, pour se diriger vers l'ouest, en direction des Monts Naga vers lesquels les hautes collines du Patkai Range s'étageaient en moutonnements successifs. Durant ces jours, il avait erré, sac au dos, à travers des vallées encaissées, franchi la rivière Nampuk sur un pont branlant aux planches maintenues par des chaînes de bronze vert-de-grisé. Il ne craignait pas de se tromper de route, car la carte du Dr Partridge était fort précise et les coordonnées exactes. Un avion des Drapeaux Verts, soigneusement camouflé en appareil commercial, l'avait déposé à Taro. Dès ce moment, comme Oh-Oh l'en avait averti, il lui avait fallu se débrouiller seul. Il s'en était d'ailleurs fort bien tiré, vivant en partie sur les maigres provisions qu'il avait emportées, en partie sur la nourriture qu'il glanait en chemin. Par bonheur, les bananiers sauvages abondaient et les nombreux torrents lui permettaient de faire des pêches fructueuses. Bref, cette expédition aurait pris des allures de promenade d'agrément sans son terrible but, sans la menace redoutable d'une attaque toujours possible de la part des séides de l'Ombre Jaune qui, jusqu'ici cependant, ne s'étaient pas manifestés.

Depuis plusieurs journées déjà, la forêt alpestre avait remplacé la jungle. Une forêt alpestre à la mesure des tropiques, où les fougères géantes élevaient à des hauteurs prodigieuses les fûts cannelés de leurs troncs, où les massifs de rhododendrons éclataient en gerbes de feu. Aux branches, des mousses pendaient en longues chevelures glauques et les orchidées s'accrochaient comme des lanternes vénitiennes. À plusieurs reprises, Bill avait entendu le piétinement des éléphants et aussi le feulement assourdi du tigre chassant.

Ce fut vers le milieu de la matinée du treizième jour que le premier temple lui apparut. Il était en fort mauvais état et les

arbres, en poussant leurs racines dans les interstices de ses murs, en avaient descellé les pierres. Les sculptures s'étaient effritées sous l'action conjuguée du soleil et de l'humidité. Quant aux deux grands Nagas de porphyre qui, jadis, flanquaient le portail, ils gisaient dans l'herbe, brisés en multiples tronçons.

Ayant compris qu'il venait d'atteindre la frontière du Pays du Missing Link, l'Écossais avait décidé de redoubler de prudence. Aussi fut-ce en s'entourant de multiples précautions qu'il continua sa route, ayant soin de contourner les nombreux temples qui se dressaient maintenant un peu partout. La plupart d'entre eux, comme l'avait affirmé Partridge, se révélaient en fort mauvais état, mais certains cependant semblaient, sinon parfaitement entretenus, du moins visités assez souvent par les fidèles, ainsi qu'en témoignaient les sentes débroussaillées qui convergeaient dans leur direction.

Parfois, au pied d'un arbre, Bill découvrait des bols d'offrandes composées en majeure partie de lait, et aussi de petites effigies de Nagas à trois têtes, ce qui indiquait qu'un dieu-serpent – probablement un cobra ou un grand hamadryade – nichait là.

En une autre occasion, sur un coin de terre détrempée, le voyageur releva la trace d'un grand pied. Une trace presque aussi large que longue et au gros orteil anormalement séparé des autres doigts. Une empreinte quasi-simiesque. L'empreinte d'un Démon Rouge sans doute...

Contre toute attente, Bill atteignit l'aube de la seizième journée sans avoir fait de mauvaises rencontres. Il avait dormi au sommet d'un arbre, pour se mettre en route dès l'aurore. Autour de lui, la forêt s'était faite moins dense et de courtes savanes l'entrecoupaient. Les cimes des Monts Naga se dressaient maintenant toutes proches et, souvent, le voyageur s'arrêtait, cherchant du regard la butte granitique au sommet de laquelle était édifiée l'ancienne forteresse mongole, repaire actuel de Ming.

Vers dix heures, des bruits de voix attirèrent l'attention de Ballantine. Poussé par la curiosité, mais sans pour cela se

départir de sa prudence habituelle, il s'avança dans la direction d'où venaient ces voix.

Il ne dut pas marcher longtemps. Au delà d'un dernier rideau d'arbres, une clairière s'ouvrait, au centre de laquelle un grand rocher noir s'élevait. Devant, disposés en un large demi-cercle, il y avait une trentaine d'hommes, des Birmans, vêtus de longues robes et coiffés de turbans de feutre en forme de pots à fleurs. De temps à autre, l'un d'eux criait quelques paroles dont Bill ne saisissait pas le sens ; un second répondait sur le même ton, puis le silence retombait.

Ce n'étaient cependant pas ces hommes qui devaient retenir l'attention du géant, mais cette vieille femme édentée, au menton en soc de charrue, qui se tenait agenouillée à proximité du rocher. De rares cheveux blancs, tressés en une dizaine de petites nattes entre lesquelles on apercevait de larges places dénudées, c'était tout ce qui restait d'une toison jadis abondante. Elle portait une robe neuve, d'une blancheur immaculée et, entre ses vieilles mains griffues, elle tenait une écuelle de bois pleine d'un liquide qui, d'après ce que Bill pouvait en juger, devait être du lait.

Ayant posé l'écuelle au pied du rocher, la vieille, toujours agenouillée, se mit à se balancer lentement de gauche à droite en agitant les bras et en psalmodiant, d'une voix cassée, une mélodie plaintive, pleine d'accords discordants.

Intrigué par cet étrange manège, l'Écossais avait posé son sac auprès de lui et regardait de tous ses yeux. Là-bas, la femme continuait à se balancer et à chanter.

Et, tout à coup, de la base du rocher, une longue forme déliée jaillit. Tout d'abord, Ballantine crut qu'il s'agissait d'une corde, mais il se détromba vite, car la forme s'était mise à se balancer elle aussi de gauche à droite, suivant les mouvements de la vieille. Son extrémité parut se distendre, jusqu'à former un renflement de la taille d'une raquette de tennis.

Bill réprima un léger frisson de terreur rétrospective. Il venait de reconnaître un cobra royal semblable à celui auquel il avait eu affaire à Mandalay. Le monstre devait assurément mesurer quatre à cinq mètres du bout de la queue à l'extrémité du museau. Son capuchon largement déployé, il fixait la vieille

de ses petits yeux fixes, semblables à des diamants noirs. Alors, Bill comprit qu'il allait assister à un spectacle dont peu d'hommes blancs avaient été témoins avant lui : le Baiser au Serpent.

*

**

La cérémonie du Baiser au Serpent – que l'on aurait pu tout aussi bien appeler Baiser à la Mort – commença par une attaque de l'hamadryade dont la tête, en un mouvement à la fois doux et rapide, se projeta soudain en avant, dans l'intention évidente de mordre la vieille prêtresse à la face. Un long murmure de frayeur sacrée courut parmi l'assistance. Pourtant, la femme, d'un simple effacement du buste, avait évité le contact mortel, et l'ophidien frappa dans le vide. Aussitôt, le balancement couplé de la femme et du serpent reprit.

Hallucinant et dangereux ballet où alternaien les mouvements de métronomes et les soudaines bottes du reptile, ces souples attaques qui portaient en elles la mort et que la femme évitait avec des esquives de boxeur. Et puis, comme le grand cobra, sa tentative manquée, reprenait sa position verticale, elle passait à son tour à l'action, touchant en un geste preste le petit crâne écailleux, froid et dur comme un morceau d'acier bleu.

Durant un temps difficilement appréciable, cette danse – ou ce combat – se continua. Les attaques de l'hamadryade devenaient de moins en moins rapides, et la femme les évitait chaque fois avec plus d'aisance. En revanche, elle touchait plus souvent la tête du serpent. À un moment donné, comme le reptile semblait saisi d'une sorte de somnolence, elle s'enhardit et, se traînant lentement sur les genoux, s'approcha plus près encore du dieu. Bientôt, son visage ne fut plus qu'à vingt centimètres à peine de la tête du cobra. Alors, elle tendit les lèvres pour un baiser. L'hamadryade frappa, mais dans le vide encore.

Et la danse recommença. La femme et le serpent faisaient songer maintenant à deux boxeurs combattant corps à corps, tant ils étaient proches, se fixant dans les yeux.

Les attaques de l'hamadryade se faisaient de plus en plus imprécises, comme si l'ophidien était saisi de vertige. La femme tendit à nouveau les lèvres vers lui. Il frappa encore, mais avec si peu de conviction que la prêtresse ne fit même pas un seul mouvement pour éviter une morsure qui ne vint pas. Alors, le cobra se redressa et demeura aussi immobile que si, soudain, il avait été changé en bronze.

Et il se passa cette chose extraordinaire, impensable, de la vieille femme avançant la tête, les lèvres tendues, et déposant un bref baiser sur le museau de l'hamadryade, le plus grand, le plus redoutable de tous les serpents venimeux.

Cet exploit de la prêtresse, ce baiser de paix parut calmer définitivement la fureur agressive du monstrueux cobra. Il se laissa retomber et, avec gourmandise, se mit à laper le lait contenu dans l'écuelle, pour ensuite disparaître dans son trou.

Un grand murmure d'allégresse monta de la troupe des adorateurs du serpent. La colère du dieu Naga était apaisée. Il avait accepté l'offrande des hommes et la joie gonflait maintenant toutes les poitrines.

Toujours dissimulé au bord de la clairière, Bill avait assisté à ce spectacle avec une sorte d'émerveillement stupéfié.

Soudain, un bruit de feuillage remué le fit sursauter. Il se retourna, pour se trouver face à face avec une demi-douzaine de créatures trapues et rouges comme des diables, avec des poitrines profondes, d'énormes têtes bestiales et des bras musculeux de singes anthropoïdes. Aussitôt, il comprit se trouver en présence d'un groupe de Démons Rouges. Ceux-ci, il le savait, servaient les adorateurs des Nagas, et il savait aussi n'avoir rien de bon à attendre d'eux. Les nouveaux venus ne semblaient d'ailleurs pas animés des meilleures intentions et comme la force de chacun d'entre eux devait approcher celle du géant, ce dernier devina qu'il serait inutile de vouloir livrer un combat corps à corps.

Portant la main à sa ceinture, Ballantine tira son revolver. Il ne devait cependant pas avoir le temps d'en faire usage. D'une

même ruée, les simiens s'étaient jetés sur lui. Son arme lui fut arrachée et tomba sur le sol. En même temps, les six Démons Rouges l'écrasaient sous leur poids. Le colosse tenta bien de résister et il réussit même à se débarrasser de plusieurs adversaires, mais les autres parvinrent finalement à l'immobiliser, et il fut aussitôt traîné au milieu de la clairière, où les adorateurs des Nagas l'entourèrent en une masse vociférante.

S'étant rendu compte qu'il serait inutile d'essayer d'échapper à l'étreinte des six Démons Rouges, Bill tenta de parlementer, sortant tout ce qu'il connaissait de la langue birmane pour affirmer qu'il était victime d'un malentendu, qu'il n'avait pas voulu commettre d'indiscrétion, que seul le hasard l'avait conduit là.

Mais ses paroles furent couvertes par les vociférations de la vieille prêtresse qui s'était plantée devant lui en agitant les bras et en hurlant des mots sans suite dont chacun, Bill en avait la certitude, était une menace de mort.

Petit à petit, l'Écossais sentit la moutarde lui monter au nez.

— Hurle toujours, vieille sorcière, se mit-il à crier. Je comprends pourquoi ton serpent ne t'a pas mordu : c'est parce qu'il avait peur de mourir empoisonné... Mais ne te gêne donc pas... Hurle !... Continue à hurler ! Peut-être vas-tu mourir étouffée... Spèce de charmeuse de serpents à la noix... Si tu crois faire peur à un Écossais !... Dis à tes esclaves rouges de me lâcher, que je puisse venir tirer les queues de rat que tu portes sur le crâne...

Ces propos, peu respectueux à l'égard d'une grande prêtresse, étaient proférés en anglais et, encore, en anglais d'Écosse. Un anglais macéré dans le whisky et portant kilt et sporan, ce qui ne contribuait pas à le faire reconnaître. Et, de fait, la prêtresse ne semblait rien comprendre à ce que disait le prisonnier et continuait à lancer insultes et menaces. Finalement, elle jeta un ordre et, toujours maintenu par les Démons Rouges, Bill se vit entraver les chevilles et lier les mains. Une longue perche fut alors glissée sous les cordes et, suspendu à la façon d'un cerf abattu par les chasseurs,

Ballantine fut emporté à travers la jungle, vers une destination inconnue.

X

Secoué sans ménagement au bout de sa perche par les Démons Rouges qui le portaient, suivi par la bande vociférante des fanatiques adorateurs du Serpent, Bill devait connaître un long calvaire. Pendant près de deux heures, il fut hissé à flanc de montagne. Il avait soif et ses liens lui sciaient la chair des poignets et des chevilles. En outre, à tout bout de champ, des branches basses le frappaient au corps et au visage, ajoutant encore à ses tourments.

La petite troupe atteignit enfin le sommet d'une haute colline où, au centre d'un large espace dénudé, s'élevait un temple en ruines en avant duquel se dressait un grand portique de pierre dont les montants étaient figurés par deux gigantesques cobras dressés, capuchons déployés.

Ballantine fut déposé sous le portique et ses liens furent aussitôt tranchés. Cette liberté relative devait pourtant être de très courte durée. Deux longues cordes furent nouées à ses poignets et, chacune d'entre elles ayant été passée dans un anneau de bronze fixé entre les mâchoires de chacun des cobras de pierre, il fut hissé jusqu'à ce que ses pieds eussent quitté le sol. Les cordes fixées, il demeura ainsi suspendu dans le vide, les bras en croix, exposé en plein soleil. Et il comprit que la mort par insolation était le trépas qu'on lui avait choisi.

De la position élevée où il se trouvait, Bill surplombait un paysage qu'en toute autre occasion il eût trouvé grandiose. À sa gauche, c'était le moutonnement des Patkai Range qui descendaient jusqu'à la rivière Chindwin, dont on distinguait la mince ligne bleue estompée par les nébulosités flottant sur l'horizon. À sa droite, tout près, c'étaient les sommets plus élevés des Monts Naga se découvant en dents de scie sur le ciel d'un bleu cruel.

Et, soudain, le supplicié découvrit ce qu'il cherchait depuis des jours. Là, à portée de la main semblait-il, au faîte d'un solide

piton de roc, la vieille citadelle mongole se dressait, semblant le narguer.

Une telle proximité accrut encore les tortures de l'infortuné Écossais. Échouer ainsi, si près du but ! L'Ombre Jaune se trouvait là, à quelques kilomètres à peine, et il était impuissant à l'atteindre. Le commandant Morane ne serait pas vengé et Monsieur Ming pourrait continuer à perpétrer ses forfaits.

Saisi par une brusque colère, Ballantine se mit à se tortiller violemment de droite à gauche pour faire se relâcher les cordes qui le retenaient suspendu. Tout ce qu'il réussit à faire, ce fut imprimer un balancement ridicule et douloureux à son corps.

Les Birmans, les Démons Rouges et la prêtresse s'étaient écartés du portique, pour s'asseoir en ligne, à l'ombre des arbres et assister sans doute à l'agonie de leur victime.

— Mais tuez-moi donc tout de suite ! hurla Bill. Tuez-moi donc tout de suite !...

Ce fut comme s'il venait de clamer ces mots au milieu d'un désert. Aucun des assistants ne bougea. Ils demeurèrent tous immobiles et silencieux, les yeux seuls fixés sur cet homme que leur fanatisme venait de condamner à une fin horrible.

Ballantine se laissa envahir par un désespoir sans limites. Il reconnaissait l'inutilité de lutter contre ces hommes qui s'acharnaient à sa perte, de lutter contre la guigne surtout.

Le soleil le frappait en plein, lui brûlant la face et le faisant transpirer. Souvent, l'éblouissement l'obligeait à fermer les paupières. Quand il les rouvrait, la sueur lui coulait dans les yeux, les noyant et lui faisant voir toutes choses comme à travers un brouillard. Le supplice avait commencé et il ne devait aller qu'en s'aggravant de minute en minute. Au bout d'une demi-heure, déshydraté, Bill cessa de transpirer et sa langue, dans sa bouche desséchée, ne fut plus qu'une masse de matière qui lui paraissait étrangère. Comme une boule d'étoope qu'il ne pouvait ni avaler ni cracher. Quand il ouvrait les yeux, les objets autour de lui semblaient changer constamment de dimensions. Ils se contractaient, s'étiraient en hauteur, pour s'écraser ensuite, s'élargir en un absurde jeu d'anamorphoses. Parfois, un voile rouge tombait sur toutes choses, pour se dissiper aussitôt et être remplacé par des galaxies tourbillonnantes de points

verts, jaunes, blancs. Puis le voile rouge retombait, ou c'était à nouveau les délirantes anamorphoses.

Un cercle de braises ardentes lui cernait le crâne.

Là-bas, devant lui, les adorateurs des Nagas demeuraient immobiles, guettant son agonie avec une patience de biologistes étudiant les réactions d'un cobaye.

Alors, Bill voulut hurler à nouveau :

— Mais tuez-moi donc tout de suite !... Tuez-moi donc tout de suite !...

Seule, une série de grognements indistincts sortit d'entre ses lèvres sèches. À ces grognements, une longue plainte se fit écho, venant de la lisière de la forêt proche. Une plainte inhumaine, un cri de bête démente. Ce cri, Ballantine, en dépit de ses souffrances, le reconnut aussitôt. C'était l'appel des dacoïts de l'Ombre Jaune.

Alors qu'ils étaient demeurés indifférents à la douleur de leur victime, les sectateurs du Serpent réagirent immédiatement à l'appel des dacoïts en échangeant des regards effrayés. À nouveau, le cri retentit, plus proche, plus déchirant. Cette fois, une terreur abjecte, incontrôlable, s'empara des Birmans, des Démons Rouges et de la prêtrise. Ils se levèrent tous et se mirent à fuir.

Bill demeura seul, gardé seulement par les deux Nagas de pierre auxquels il était enchaîné, au centre de la vaste clairière envahie par les formes mouvantes et imprécises de l'éblouissement.

Des minutes s'écoulèrent, mortelles. Pour le supplicié, la nature était maintenant ensevelie définitivement sous un voile sanglant et un énorme tambour avait pris possession de son crâne pour y battre interminablement. Tous les objets étaient déformés, tordus par le jeu capricieux des anamorphoses. L'univers tout entier devenait douleurs et phantasmes.

Ballantine possédait cependant encore assez d'emprise sur lui-même pour ne pas conserver une vague lucidité, pour ne pas comprendre que, s'il échappait à la vengeance des adorateurs du Naga, ce serait sans doute pour tomber bientôt aux mains des dacoïts de Monsieur Ming, ce qui ne valait guère mieux.

Là-bas, entre les arbres, deux formes humaines apparaissent. Ce fut seulement quand elles furent proches que Bill put reconnaître en elles le lépreux et la jeune fille rencontrés déjà à différentes reprises. Bill ne s'étonna pas de leur présence en ces lieux. Ainsi, au bord du trépas, tout lui paraissait maintenant possible et, si Satan lui-même était apparu, suivi de ses légions de mauvais anges, il l'eût accueilli avec indifférence.

À une vingtaine de mètres à peine du portique, le lépreux s'était arrêté, la main toujours posée sur l'épaule de son guide. Alors, tout à coup, Bill eut la sensation que ce visage boursouflé, déformé par la terrible maladie de Hansen lui était familier. Trop familier pour qu'il y crût. Et il comprit que les hallucinations avaient commencé et que si, bientôt, on ne venait pas le soustraire à cette fournaise ardente du soleil, il sombrerait dans la folie et, ensuite, dans l'inconscience et la mort.

La jeune fille parut entendre cet appel muet. Abandonnant l'infirme, elle s'avança vers le portique. Quand elle l'eut atteint, Bill se rendit compte, à travers la brume pourpre où il baignait, qu'elle tenait un couteau à la main. Presque en même temps, les deux cordes qui le retenaient suspendu furent coupées et il tomba sur le sol. Immédiatement, la jeune fille, le saisissant par les poignets et faisant preuve d'une force peu commune pour la gracilité de sa taille et de ses membres, le tira à l'ombre d'un bosquet de rhododendrons. Elle s'agenouilla alors auprès de lui et, prenant une petite outre de peau attachée à sa ceinture, elle lui fit couler un filet d'eau fraîche sur le visage. Ensuite, approchant l'embouchure du récipient des lèvres de l'Écossais, elle lui fit boire quelques gorgées. Comme il voulait ingurgiter davantage du liquide bienfaisant, elle l'en empêcha, disant :

— Non... Cela vous ferait mal... Tout à l'heure, vous boirez toute l'eau que vous voudrez...

Elle parlait toujours un anglais châtié, insolite dans la bouche d'une mendiane eurasienne, si belle fut-elle.

Posant la gourde hors de l'atteinte de Ballantine, elle gagna la lisière de la forêt et en rapporta deux objets dans lesquels Bill reconnut son sac et son revolver abandonnés par les Démons Rouges à l'endroit où ils l'avaient capturé. Ayant posé le sac et

l'arme non loin du géant, la jeune fille se ressaisit de l'outre et la tendit à Ballantine.

— Buvez encore, dit-elle, mais modérément... Et, pendant qu'il buvait, elle continua :

— Si vous voulez atteindre Ming, attendez la nuit pour vous glisser jusqu'au rocher au sommet duquel est bâtie la forteresse. Mefiez-vous des sentinelles. Pour parvenir jusqu'à Ming, gravissez le flanc nord du rocher. Il est dominé par une muraille qui soutient une large terrasse sur laquelle donne le logis de votre ennemi. Tuez-le...

Petit à petit, Bill reprenait tous ses esprits.

— Qui êtes-vous ?... interrogea-t-il. Et qui est-il, lui ?...

Il désignait le lépreux aveugle, qui était demeuré à l'écart.

La métisse posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut, ne parlez pas, fit-elle. Cela vous fatiguerait inutilement... Reprenez des forces... Tout s'éclairera par la suite...

Se détournant, elle rejoignit le lépreux et tous deux l'un guidant l'autre, se dirigèrent vers la forêt, où ils disparurent. Bill aurait aimé pouvoir les rejoindre pour leur demander des explications, savoir pourquoi ils s'attachaient ainsi à ses pas avec des sollicitudes de chiens de garde, mais il ne se sentait pas encore la force de se relever.

Il demeura étendu dans l'herbe, la joue contre le sol. D'où il se trouvait, il pouvait toujours apercevoir la vieille forteresse mongole dressée sur son piton rocheux. D'après ce qu'il pouvait en juger, elle devait se trouver à quelques heures de marche à peine. L'Ombre Jaune était à sa portée, enfin ! À cette seule pensée, Ballantine sentit une énergie nouvelle s'insinuer en lui.

XI

Vue de plus près, la forteresse mongole paraissait plus formidable encore. La butte rocheuse, sur laquelle elle était bâtie, s'élevait telle une colonne courte et trapue, au sommet d'une haute colline qu'elle prolongeait. Les parois de cette butte étaient à pic et, de l'endroit où Ballantine se trouvait à présent – au pied de la colline – elles semblaient, sous la clarté avare de la lune, parfaitement lisses, dépourvues de toute aspérité permettant l'escalade.

Durant tout le reste de la journée, après qu'il eut été tiré des griffes des adorateurs du Serpent, Bill était demeuré caché dans la forêt, réparant ses forces avec les nourritures contenues dans son sac. Comme il s'était tapi à proximité d'une source, il avait pu également s'abreuver à satiété et se réhydrater l'organisme. Tout ce qui lui restait, c'étaient de violents maux de tête, mais il espérait que quelques comprimés les calmeraient bientôt.

À la tombée de la nuit, ayant recouvré toute son énergie ou presque, il s'était mis en route pour atteindre, vers onze heures de la nuit, le pied de la colline. Pour gagner le sommet de celle-ci, le meilleur chemin à suivre, pensait-il, était une faille profonde, ouatée de ténèbres, où il courrait moins de risques de se faire repérer par les sentinelles dont avait parlé la jeune métisse.

Bien entendu, cette façon d'agir prendrait plus de temps, mais il avait tout le reste de la nuit devant lui et, connaissant l'Ombre Jaune comme n'étant pas homme à se laisser prendre au dépourvu, il préférait agir avec le plus de circonspection possible.

Pour être plus libre de mouvements, Bill décida d'abandonner son sac. Il le reprendrait à son retour... s'il y avait un retour. Tout ce qui comptait pour l'instant, c'était parvenir jusqu'à l'Ombre Jaune et accomplir l'œuvre de justicier qu'il s'était assignée. Pour la suite, s'il périsseait, ce serait sans regrets,

puisqu'il aurait vengé son ami et aurait définitivement empêché Ming d'accomplir de nouveaux forfaits. La mission qu'il accomplissait était une mission désespérée.

Après avoir bourré ses poches de cartouches et de morceaux de sucre, s'être assuré que son revolver se trouvait en bon état de fonctionnement, passé un poignard dans sa ceinture, Bill se glissa dans la faille. Il allait lentement, évitant de faire rouler la moindre pierre sous ses talons. Avec sa taille de géant, sa poitrine de bison, il pesait très lourd – dans les cent kilos – mais pourtant il savait, si le besoin s'en faisait sentir, faire preuve d'une souplesse que beaucoup d'hommes plus minces et plus légers lui auraient envie. Souvent, il s'arrêtait, appliquant l'oreille contre le sol pour se rendre compte si personne n'approchait. Rassuré de ce côté, il repartait.

De temps à autre, au cours de cette escalade, l'Écossais devait songer aux étranges circonstances qui l'avaient conduit là. Sans le lépreux aveugle et sa compagne, qui l'avaient tiré de plusieurs situations désespérées, il était possible qu'il n'eut jamais atteint son but. Plus que tout, ces deux singuliers personnages de Cour des Miracles l'intriguaient. Qui étaient-ils exactement et quels buts poursuivaient-ils en s'attachant à ses pas et en le protégeant comme ils l'avaient fait jusqu'à présent ?

Le moment n'était pas de chercher la solution d'énigmes que Ballantine savaient insolubles pour se les être posées déjà cent fois. Il continuait son ascension sans sentir la fatigue ni la peur, car il était arrivé à un stade où ni la fatigue ni la peur justement ne comptent plus.

Il lui fallut deux heures environ pour atteindre le sommet de la colline. Là, couché dans les broussailles, il se mit à étudier la forteresse. Celle-ci semblait toujours inhabitée. Aucune lumière n'y brillait. Aucune silhouette humaine ne se détachait au sommet de ses murs.

« Serais-je venu jusqu'ici pour rien ? » se demanda Bill.

Il sursauta brusquement. Un bruit, qui ne l'avait pas frappé tout d'abord, lui parvenait, tenu, à peine audible. Il colla l'oreille au sol et perçut aussitôt un ronronnement doux et régulier. Le ronronnement de puissantes machines enfouies sous terre.

Dans les ténèbres, Bill sourit.

— Allons, murmura-t-il, j'ai eu tort de me désoler. La forteresse est bien habitée, quoiqu'il n'en paraisse rien. Comme je connais Ming, il doit s'entourer de tout le confort moderne. L'électricité ne doit pas lui faire défaut, non seulement pour l'éclairage, mais aussi pour alimenter les machines de ses laboratoires. Ming est un criminel, mais c'est aussi un savant, ne l'oublions pas. Ce bruit que j'entends doit être celui des génératrices... Tout ce qui me reste à faire maintenant, c'est gagner le côté nord, comme me l'a conseillé ma mystérieuse salvatrice...

Lentement, en rampant, Ballantine entreprit de faire le tour du piton rocheux. Restant sous le couvert de la maigre jungle tapissant les flancs de la colline, il lui fallut environ une demi-heure pour atteindre le côté nord. Là, il considéra la paroi rocheuse. À pic, elle présentait de réelles difficultés d'escalade, surtout que Bill, à cause de son poids, ne s'était jamais senti de réelles dispositions pour l'alpinisme.

« Brrr, pensa-t-il, cette petite partie d'acrobatie ne me dit rien qui vaille. J'aimerais autant découvrir un autre chemin pour parvenir jusqu'à Ming. »

Un bruit de pas attira son attention. Il venait de la gauche et, bientôt, un homme apparut sur l'espace débroussaillé séparant la muraille de l'endroit où Ballantine se trouvait. L'homme portait une veste de cuir qui luisait sous la lumière de la lune, un pantalon de toile et était coiffé d'une casquette à pans à la mode chinoise. Sons le bras droit, il tenait une mitraillette passée en bandoulière.

Aussitôt, Bill devina qu'il s'agissait là d'une des sentinelles dont avait parlé la jeune métisse.

« Qui sait si ce garde ne me fournira pas le moyen de parvenir jusqu'à l'Ombre Jaune sans que je sois forcé de risquer cette dangereuse escalade », songea l'Écossais.

La sentinelle s'approchait lentement, regardant avec soin autour d'elle. Bientôt elle ne fut plus qu'à quelques pas du bosquet où se tenait dissimulé Ballantine. Sous la casquette, Bill voyait briller des yeux bridés dans une face aux pommettes saillantes, au nez camard.

Comme le garde avait tourné la tête, le géant en profita pour bondir hors de sa cachette. Au bruit qu'il fit, l'autre fit face, mais trop tard. Le poing de Bill, lancé avec plus de précision que de force, le toucha à la pointe du menton. La sentinelle ne s'écroula cependant pas car le colosse l'avait saisie par son vêtement pour la tirer à l'abri des arbustes derrière lesquels il se trouvait tapi précédemment. Tout ce qui restait à présent à faire à Ballantine, c'était attendre que sa victime ait repris connaissance.

*

**

C'était avec modération, car il connaissait sa force, que Bill avait frappé la sentinelle. Aussi celle-ci ne mit-elle que quelques minutes avant de recouvrer ses esprits. La première chose qu'elle aperçut en ouvrant les yeux fut le canon d'un revolver braqué sur son front. En même temps, l'Écossais disait à mi-voix, dans un jargon mi-birman, mi-chinois :

— Surtout, pas un mot, pas un cri, ou je te fais sauter la cervelle...

Le garde dut comprendre, car il se contenta de rouler des yeux effrayés.

— J'aimerais te poser quelques questions, dit encore Bill. Et tu vas y répondre...

L'autre secoua la tête en signe de dénégation, mais Bill fit mine de ne pas s'en apercevoir et continua :

— Tu vas m'indiquer le moyen de pénétrer dans la forteresse sans se faire repérer. Et, surtout, ne me conseille pas d'escalader la muraille. Je n'ai pas attendu après toi pour avoir cette idée...

Et, comme le garde demeurait muet, il dit encore :

— Vas-tu parler ? Je te préviens que tu le feras, que tu le veuilles ou non. Je possède le moyen de te convaincre. Alors, autant être bien sage...

Dans la voix de son adversaire, la sentinelle dut discerner l'expression d'une volonté froide d'arriver à ses fins. Ce fut sur un ton de terreur totale qu'elle murmura :

— Moi pouvoir rien dire... Moi pouvoir rien dire, sinon moi mourir... Sinon moi mourir...

Silencieusement, Bill se mit à rire.

— Mourir si tu parles, ou mourir si tu ne parles pas... Choisis... Personnellement, je te conseille de parler...

L'Asiatique secoua la tête et répéta :

— Moi pouvoir rien dire... Moi pouvoir rien dire... Si moi parler, moi mourir...

Une impatience fébrile s'empara de Ballantine.

L'heure n'était pas à la sensiblerie. Avant la fin de la nuit, il devait être parvenu jusqu'à l'Ombre Jaune, sinon il serait sans doute trop tard.

Saisissant le malheureux garde par l'épaule, Bill le força à se retourner sur son ventre. Lui agrippant le bras droit, il le lui replia dans le dos, de façon à ce que la main se trouvât entre les omoplates.

— Vas-tu parler ? fit encore Ballantine. Vas-tu me dire comment je puis pénétrer sans danger dans cette maudite forteresse ? Sinon je te casse le bras.

Haletant de frayeur, le garde gémit :

— Oui, moi parler... Moi parler... L'Écossais desserra légèrement son étreinte.

— Parle alors, murmura-t-il. Parle, ou je t'arrache l'épaule.

Ce fut dans un souffle que le garde commença :

— Pour pénétrer dans forteresse, suivez...

Le malheureux s'interrompit brusquement. Il se raidit, tout son corps se mit à trembler convulsivement, puis Ballantine le sentit mollir sous lui. À trois reprises, il secoua avec rage le corps inerte.

— Mais continue !... Continue donc !... Parle !... Aucune réponse. Alors, le géant retourna le corps du garde et, lui posant la main sur le cœur, il se rendit compte que ce dernier avait cessé de battre. Bill laissa échapper un grognement de colère.

— C'est bien ma chance, maugréa-t-il. Au moment où mon prisonnier allait parler, voilà qu'il se décide à faire le grand saut. Crise cardiaque sans doute... Je ne l'ai pourtant pas tellement bousculé...

Longuement, il considéra le visage, encore tordu par la terreur mais inerte, de l'infortunée sentinelle, et il hocha la tête en murmurant :

— Pauvre type !

Comme il n'y avait plus rien à faire pour le défunt, l'Écossais reporta ses regards sur la paroi de la butte. Muraille naturelle, haute de cinquante mètres peut-être et dont de rares aspérités pouvaient seules permettre l'escalade.

« Maintenant, il n'y a plus à reculer, songea Bill avec une grimace. Je vais devoir tenter l'aventure. Si je dégringole et me casse le cou... Il haussa les épaules. Si je dégringole et me casse le cou, eh bien, le commandant ne sera pas tout seul... là-bas ! »

Avec soin, il se mit à étudier la muraille rocheuse. Comme il vient d'être dit, elle avait environ cinquante mètres de hauteur et le mur de pierre qui, toujours selon la métisse, supportait la terrasse privée de Monsieur Ming, la prolongeait sur dix nouveaux mètres. Cela faisait soixante mètres d'à-pic à gravir.

En regardant plus attentivement, Bill découvrait maintenant des aspérités, des failles pouvant offrir de bonnes prises à un grimpeur. Certes, l'entreprise demeurait difficile, mais un homme désespéré, décidé à risquer le tout pour le tout, pouvait réussir. Et Bill était désespéré parce que, depuis la mort de Bob Morane, le monde était sans couleur pour lui. Il était décidé à risquer le tout pour le tout parce que cette mort devait être vengée, parce que l'Ombre Jaune devait être châtiée selon ses crimes.

À pas lents, le géant s'approcha de la muraille Aussitôt, le corps collé au rocher, s'accrochant désespérément des mains et des pieds à chaque saillie, il commença une escalade devant laquelle les alpinistes les plus audacieux et les mieux entraînés auraient sans doute reculé.

XII

Lentement, à la façon d'une fourmi cherchant son chemin, mais avec beaucoup moins d'aisance cependant, Bill Ballantine se hissait le long de l'effrayante falaise rocheuse. Comment, à vingt reprises déjà, peut-être davantage même, n'avait-il pas été précipité dans le vide ? Il lui aurait été bien difficile de le dire. Son énorme corps réussissait parfois à prendre appui sur une aspérité qui aurait à peine suffi à supporter un enfant de dix ans.

Suspendu dans le vide, l'Écossais comprenait pourquoi l'Ombre Jaune avait choisi la vieille forteresse mongole pour y installer ce repaire qui, pour des hommes venus par voie de terre, était quasi inexpugnable. Mètre par mètre, il grimpait, collé à la roche tel un scolopendre. Quelquefois, il demeurait pendant de longues secondes accroché par l'extrémité des doigts, les pieds tâtant désespérément sous lui pour chercher un point d'appui. Quand il avait trouvé ce dernier, il repartait, pour devoir recommencer presque aussitôt les mêmes exploits d'équilibriste.

La fatigue aidant, ses maux de tête de tout à l'heure, un peu atténués par le comprimé, étaient reparus. En outre, son visage, brûlé par le soleil, lui cuisait. En dépit de ces tortures, il devait atteindre sain et sauf le sommet de la falaise, tour de force que, probablement, aucun homme avant lui n'avait accompli. Seule, la volonté de rejoindre Monsieur Ming lui avait sans doute donné la force d'accomplir un tel exploit.

Durant une dizaine de minutes, il se reposa sur une étroite corniche, un mètre à peine, laissé au bord de la falaise par les constructeurs de la forteresse. Il était essoufflé et ses mains étaient en sang. Pourtant, le fait d'avoir mené à bien l'ascension du piton rocheux lui rendait confiance. Il lui restait à escalader une dizaine de mètres de muraille artificielle, et ce nouvel

exercice lui serait facilité par le fait que les blocs avaient été assemblés sans ciment, les interstices entre eux formant échelle.

Il fallut dix minutes à peine à Bill pour venir à bout de ce dernier obstacle. Comme il franchissait les derniers mètres le séparant du sommet de la muraille, une crainte lui vint. Et s'il ne trouvait pas Ming ? Si ce dernier était absent de la forteresse ?

Ballantine se souvint alors des paroles prononcées par la jeune métisse, peu après qu'elle l'eut délivré, quelques heures plus tôt : « Si vous voulez atteindre Ming, attendez la nuit pour vous glisser jusqu'à la butte au sommet de laquelle est bâtie la forteresse.

Méfiez-vous des sentinelles. Pour parvenir jusqu'à Ming, gravissez le flanc nord de la butte. Il est dominé par une muraille qui soutient une large terrasse sur laquelle donne le logis de votre ennemi. Tuez-le !... » La petite mendiane paraissait bien renseignée et ses paroles étaient trop affirmatives pour qu'il pût y avoir le moindre doute quant à la présence de l'Ombre Jaune dans son repaire.

Un ultime effort, et les mains meurtries du colosse accrochèrent le faîte de la muraille. Il effectua un dernier rétablissement et se trouva à plat ventre sur un large parapet de pierre longeant une grande terrasse pavée, au fond de laquelle s'ouvrait une série d'arcades derrière lesquelles brillaient des lumières électriques éclairant des salles luxueusement meublées.

« Les appartements de Ming, songea Ballantine. Reste à découvrir Ming lui-même... »

Mais, déjà, ses regards avaient accroché cette haute silhouette accoudée au parapet, à l'autre extrémité de la terrasse. L'homme lui tournait le dos, mais, grâce à la lumière de la lune haute et pleine, Bill avait reconnu le costume sombre de clergyman, la nuque épaisse et l'énorme crâne jaune, aussi poli qu'un œuf.

« Ming !... C'est Ming !... » À la seule pensée d'avoir ainsi son ennemi à sa portée, l'Écossais oublia toute fatigue, toute souffrance, et une énergie nouvelle, monstrueuse, gonfla ses muscles.

Instinctivement, il porta la main au revolver passé dans sa ceinture, mais il n'acheva pas son geste. « Non, se dit-il, pas de coup de feu. Je vais le tuer avec mes mains. Alors seulement, ma vengeance sera complète... »

Là-bas, l'Ombre Jaune n'avait pas bougé. Lentement, en ayant soin de ne pas faire le moindre bruit, Bill se laissa glisser sur la terrasse. Sur la pointe des pieds, il se dirigea vers son ennemi. Pourtant, comme il ne se trouvait plus qu'à quelques pas de Ming, celui-ci, l'attention éveillée sans doute par le crissement, si ténu fut-il, d'une semelle sur les dalles, se retourna brusquement. Sur son large visage au nez épaté, aux pommettes démesurément saillantes, éclairé par des yeux couleur d'ambre ou de topaze, aucune surprise ne se marqua. Seul, un sourire découvrit des dents pointues, qui n'avaient rien d'humain ; des dents de bête carnassière.

— Voilà monsieur Ballantine, dit Ming avec un calme déroutant. Je suppose que, cette fois encore, vous venez pour me tuer.

Bill ne répondit pas. Il tenait les regards baissés, évitant avec soin de rencontrer ceux du Mongol, dont il connaissait le pouvoir hypnotique.

— Oui, vous venez pour me tuer, je le sais, continua l'Ombre Jaune.

Il désigna le revolver dont la crosse émergeait sous la ceinture de l'Écossais et demanda :

— Pourquoi ne prenez-vous pas votre arme ?... Je comprends, vous voulez me tuer avec vos mains nues... Comme vous devez me haïr, monsieur Ballantine !

Dans les paroles du monstre, il y avait un accent de persiflage qui décupla la rage destructrice de Bill.

— Oui, Ming, jeta-t-il d'une voix sourde, je vais vous tuer. Je vais vous étrangler tel un vulgaire poulet. Vous êtes fort, je le sais, mais je le suis au moins autant que vous. Et puis, j'ai le droit de mon côté.

L'Ombre Jaune se mit à ricaner.

— Le droit !... Vous me faites rire, monsieur Ballantine. Personnellement, je ne connais qu'un seul droit : le mien, celui que je m'octroie...

Tout en parlant, Ming s'avancait insensiblement vers l'Écossais qui, tout en évitant toujours de rencontrer les redoutables yeux jaunes, surveillait la main droite de son ennemi. Cette main postiche, en acier et commandée directement par l'influx nerveux du cerveau.

Et, soudain, cette main jaillit vers Ballantine, qui ressentit une violente douleur à l'épaule, un peu comme si un étau lui broyait les os et les muscles. Mais, déjà, presque en même temps que Ming, il passait à l'action. Son poing droit – ce poing gros comme une tête d'enfant et dont le punch équivalait en puissance à une ruade de cheval – son poing droit donc frappa Ming à la mâchoire. L'étreinte de la main d'acier se relâcha. Pourtant, le Mongol, tant était grande sa vitalité, ne tomba pas, et il fallut que Bill redoublât du gauche, puis triplât du droit pour qu'enfin il s'écroulât.

Se jetant sur son adversaire étendu, Ballantine lui entoura le cou de ses mains ouvertes. Il allait serrer, quand l'Ombre Jaune, que les coups, pourtant violents, avaient seulement projetée sur le sol sans lui faire perdre connaissance, parla.

— Non, monsieur Ballantine, ne m'étranglez pas. Ce serait signer votre arrêt de mort. Regardez derrière vous...

Croyant qu'il s'agissait là d'une ruse, le géant n'eut garde d'obéir. Ce fut seulement quand il sentit le contact froid du canon d'une arme à feu sur sa nuque qu'il comprit. Il tourna la tête et vit que six Mongols aux visages farouches se tenaient derrière lui, braquant de lourdes et menaçantes mitrailleuses.

Lentement, l'Écossais se releva. Sans paraître se ressentir réellement des coups qu'il venait de recevoir, Ming en fit autant. Il souriait, découvrant ses dents de fauve.

— Vraiment, monsieur Ballantine, dit-il d'une voix où pointait une légère ironie, vous êtes un bien redoutable adversaire. Pourtant, vous auriez dû savoir par expérience que, jamais, l'on ne me prend au dépourvu.

Il fit un geste en direction des Mongols et prononça quelques mots en une langue à laquelle Bill ne comprit goutte. Deux des gardes lui saisirent les bras et les lui rabattirent derrière le dos pour, ensuite, lui lier solidement les poignets avec une cordelette de soie.

Alors seulement, Bill réalisa qu'il venait une fois encore de jouer contre Monsieur Ming... et de perdre.

*

**

— Voyez-vous, monsieur Ballantine, commença l'Ombre Jaune, quand vous avez pris pied sur la terrasse, je vous attendais... C'est-à-dire, pour être plus précis, que j'attendais quelqu'un sans savoir avec précision que c'était vous. Tout ce que je pouvais faire, c'était le supposer...

Les deux hommes se trouvaient à présent dans un somptueux cabinet de travail au plafond voûté. Les dalles du sol avaient été recouvertes par d'épais tapis dans lesquels les pieds s'enfonçaient comme dans de la mousse et des tapisseries anciennes, persanes ou chinoises, aux coloris rares, aux sujets précieux, dissimulaient la pierre brute des murailles. Un peu partout, des sculptures arrachées aux vieux temples bouddhistes ou hindouistes de la jungle érigaient leurs formes tourmentées, leurs faces grimaçantes ou sereines selon qu'il s'agissait de démons destructeurs ou de dieux bienfaisants.

Bill Ballantine, les mains toujours liées derrière le dos, avait été étendu à même le sol. À quelques pas de lui, Ming était assis sur un grand divan recouvert de soies chinoises.

— Vous avez eu tort, comme toujours, de me sous-estimer, monsieur Ballantine, continuait le Mongol. Votre ami, le commandant Morane, m'a sous-estimé lui aussi, il n'y a guère, et cela lui a coûté la vie... En ce qui vous concerne, je connaissais votre présence en Birmanie depuis le jour où vous y avez débarqué. Mais je ne vous ai pas sous-estimé, moi. Je savais que vous étiez là pour venger votre ami et que la vengeance peut parfois se révéler une grande force pour celui qu'elle étreint. Voilà pourquoi, à Rangoon, j'ai voulu vous faire assassiner par mes dacoïts, auxquels vous avez cependant réussi à échapper. Le lendemain, au cours de la nuit, un cobra royal fut glissé dans votre chambre, à Mandalay. Mais, encore une fois, vous êtes parvenu à éviter le danger. Naturellement, j'étais tenu au courant, par radio, de tous vos agissements, ou presque. Peu

après votre départ de Mandalay, j'appris que vous aviez été capturé par des écumeurs de l'Irrawaddy. Ces écumeurs, comme tous les dacoïts de Birmanie et d'ailleurs, me sont inféodés et me paient tribut. Pourtant, quand je voulus leur donner l'ordre de vous confier à mes émissaires, il était trop tard. Vous leur aviez déjà brûlé la politesse après avoir mis leur chef à mal... À partir de ce moment, je perdis votre trace, jusqu'au moment où, au pied de cette forteresse, vous avez assailli ma sentinelle.

L'Ombre Jaune se tut tandis que, de son côté, l'Écossais demeurait silencieux. Cependant, il n'en pensait pas moins. « Ming semble tout ignorer de mes contacts avec U-Win et le docteur Partridge, songeait-il. Il semble ignorer également que c'est grâce à leur aide qu'il a perdu ma trace jusqu'à ce que j'atteigne la forteresse. Mais ce que je me demande, c'est comment la sentinelle, avant de mourir de façon inexplicable, a pu donner l'alarme. Elle n'a pourtant pas poussé un seul cri... »

Monsieur Ming dut deviner cette dernière pensée de son prisonnier, car il continua :

— Je sais que cette histoire de sentinelle vous intrigue, monsieur Ballantine. Sachez cependant que la plupart de mes gardes ont tous subi une opération spéciale. En plus d'un grand savant, versé dans toutes les sciences, je suis un grand chirurgien, ne l'oubliez pas. À nombre de mes gardes, j'ai donc inséré, à la base du crâne, un poste émetteur minuscule alimenté par une batterie sèche plus minuscule encore et se rechargeant automatiquement sur les impulsions électriques du cerveau. À cette batterie est reliée également une bombe en réduction, grosse à peu près comme un petit pois. Le poste émetteur transmet à une centrale établie dans cette forteresse tous les propos que le garde échange avec une autre personne. S'il trahit, l'éclatement de la petite bombe est commandé à distance. Éclatement silencieux qui, en détruisant les centres vitaux, provoque une mort immédiate. Quand vous avez capturé la sentinelle, vos paroles et les siennes ont été enregistrées ici et lorsque, sous la contrainte, elle a consenti à vous fournir les renseignements que vous demandiez, la bombe a aussitôt rempli son office. Devinant que vous alliez tenter d'escalader la muraille, je vous ai attendu, et vous êtes tombé dans le piège.

— Et si, au lieu de vous affronter à mains nues, interrogea Bill, j'avais fait feu sur vous ? Vous couriez un gros risque en vous exposant ainsi.

L'Ombre Jaune secoua la tête.

— Toutes mes précautions étaient prises, croyez-le. Dès que vous avez pris pied sur la terrasse, des tireurs d'élite vous visaient. Si vous aviez fait miné de braquer votre revolver sur moi, vous auriez aussitôt été abattu.

Tout s'éclairait à présent pour Ballantine, et il comprenait les paroles du malheureux garde : « Moi pouvoir rien dire... Si moi parler, moi mourir... »

Le pauvre diable, connaissant la présence en lui du poste émetteur et de l'engin de destruction qui l'accompagnait, se savait promis à une mort certaine s'il répondait aux questions de l'Européen. Malgré cela, Bill l'avait obligé à répondre, provoquant sa mort sans le savoir.

Une répulsion insurmontable à l'égard de l'être génial mais criminel capable d'avoir imaginé un moyen d'esclavage aussi diabolique envahit Ballantine. Il serra les poings, banda les muscles pour essayer de briser ses liens. Pourtant, ceux-ci étaient solides, et ils tinrent bon.

— Ming, vous êtes un monstre, gronda l'Écossais, et j'aimerais pouvoir vous écraser à coups de poing.

— Vous n'êtes pas en état de me menacer, monsieur Ballantine, répondit l'Ombre Jaune sans se départir de son calme. Ce ne sera pas vous qui m'empêcherez d'être, tôt ou tard, le maître du monde... Mais nous n'en sommes pas là pour l'instant. Ce qui me préoccupe, c'est quel sort choisir pour vous. Bien sûr, je pourrais vous faire exécuter sans autre forme de procès. Pourtant, ce serait là une mort bien trop douce...

Le Mongol s'interrompit et, tout en considérant son prisonnier d'un air narquois, parut réfléchir.

— Non, non, décidément, je ne puis me résoudre à vous tuer, monsieur Ballantine, reprit-il au bout d'un moment. Un homme si fort !... Ce serait dommage, surtout que, en cherchant bien, je trouverais certainement à vous employer...

Nouveau moment de silence. Nouvelle expression songeuse de Ming, qui s'exclama enfin :

— C'est cela !... Voilà la solution !... Vous avez tué un de mes gardes ? Eh bien ! vous allez le remplacer avantageusement... Quelques jours de secret dans une cellule. Ensuite, je vous insérerai un petit poste émetteur et une petite bombe à la base du crâne, et le tour sera joué. Que vous le vouliez ou non, monsieur Ballantine, vous serez obligé de me servir. Sinon, pfffft... Que pensez-vous de ma proposition ?

— Je pense que vous êtes complètement cinglé, Ming. Ce dont vous avez davantage besoin, c'est d'un bon psychiatre et d'une maison de fous avec douches, camisoles de force et tout le bataclan... Vous savez bien que jamais je ne vous servirai. Dès le premier jour, je m'arrangerai pour que vous soyez obligé de faire sauter la bombe, et bonsoir la compagnie ! Je préférerais mourir lentement dans les plus horribles tortures plutôt que de devoir me faire complice d'un criminel de votre espèce.

Ming haussa les épaules.

— Des mots que tout cela !... Vous n'êtes pas idiot, monsieur Ballantine, et vous devriez savoir que l'instinct de conservation est presque toujours le plus fort. Dans quelques jours, je vous ferai subir la petite opération dont je vous ai parlé. En attendant, vous allez pouvoir goûter au charme de mes cachots. J'ai inventé un petit système de fers qui, réellement, n'a pas son pareil pour briser les volontés les mieux trempées...

Saisissant une petite mailloche de cuir posée sur le sol, l'Ombre Jaune en frappa un gong d'argent. Quelques secondes plus tard, une demi-douzaine de gardes pénétraient dans la pièce. Ming leur adressa quelques paroles en une langue qui devait être du mongol et, obligeant Ballantine à se redresser, ils l'entraînèrent au-dehors.

XIII

Il fallait posséder beaucoup d'imagination – et l'Ombre Jaune en avait à revendre – pour inventer un système de fers aussi « efficace » que ceux de Monsieur Ming. Le cachot lui-même était semblable à tous les cachots : une pièce étroite, basse et voûtée, avec des murs suintant et une lourde grille de métal en guise de porte. Mais la disposition des fers, elle, se révélait démoniaque dans sa simplicité. Il s'agissait de deux chaînes normales, avec des bracelets destinés à être passés aux poignets. Pourtant, elles possédaient la particularité de ne pas être attachées à la même hauteur. L'une d'elle était scellée à une vingtaine de centimètres du sol, l'autre au contraire à une vingtaine de centimètres de la voûte. Le bracelet de la première était fixé au poignet gauche du prisonnier et celui de la seconde à son poignet droit, le bras étant levé. Alors, il se passait ceci : si le captif voulait s'asseoir à même les dalles, la chaîne de droite, trop courte, se tendait et l'en empêchait ; s'il voulait au contraire se mettre debout, c'était la chaîne de gauche qui se tendait et lui interdisait de se redresser tout à fait. De cette façon, le malheureux se voyait obligé de garder constamment une position à demi courbée, les jambes pliées, les reins ployés. Pendant des jours, des semaines, il lui fallait vivre ainsi, incapable de dormir, torturé par la fatigue et les courbatures. Un tel régime, prolongé quelque peu, devait, comme l'avait affirmé Ming, venir à bout des volontés les mieux trempées.

Ce fut dans cette pénible position que Bill fut laissé par les gardes. Au début, il n'évalua pas l'inconfort de la situation. Sa souffrance était seulement morale. Il avait réussi à pénétrer dans les Monts Naga sans se faire repérer, à se glisser, peut-être par chance, à travers le dispositif de sécurité établi par l'Ombre Jaune – il ne croyait pas que les adorateurs du Serpent fussent complices de son ennemi, mais seulement des victimes craintives – et voilà qu'il échouait au port, au moment précis où

il tenait le monstre à sa merci. Un désespoir profond l'avait envahi et, cent fois, il eût préféré la mort à cet échec. La certitude de se trouver à la discrétion absolue du terrible Mongol accentuait encore son désespoir.

Les minutes passèrent, puis les heures. En dépit de son exceptionnelle résistance physique, Bill avait senti une douleur lui vriller les reins, que les chaînes l'obligeaient à maintenir courbés. Progressivement, cette douleur s'accentua, devint torture, remonta le long de la courbe du dos et gagna la nuque. Ses jambes, qu'il ne pouvait tendre, devinrent elles aussi douloureuses, ses mollets se changeant en deux masses de muscles, noués, durcis, prêts à se rompre semblait-il.

À plusieurs reprises, il avait bien tenté, en pesant de tout son poids sur les chaînes, de les desceller de la muraille, mais en vain. Il fut obligé de demeurer là, tordu par la souffrance, haletant, le sang aux tempes, tout le corps contracté, tordu comme par un accès de rhumatisme aigu.

Le temps s'écoulait sans qu'il fût possible de le mesurer. À intervalles réguliers, les pas d'un gardien faisaient sonner les dalles de l'autre côté de la grille. Ensuite, ils s'éloignaient, pour revenir, s'éloigner à nouveau. À un moment donné, comme le bruit de ces pas se rapprochait, ils cessèrent brusquement de se faire entendre. Quelques minutes passèrent, puis une clé tourna dans la serrure de la grille, qui grinça sur ses gonds. Une violente lumière, celle d'une torche électrique sans doute, troua les ténèbres de la cellule, et Bill entendit une voix d'homme – une voix qu'il connaissait bien et qu'il croyait entendre à travers un cauchemar – une voix d'homme donc qui murmurait :

— Vite, Tania, détachez-le !...

Il ouït un cliquetis de clés que l'on agitait. Quelqu'un s'affaira autour de ses chaînes qui, l'une après l'autre, tombèrent.

À demi conscient, Bill s'écroula en poussant un gémissement de douleur. Aussitôt, il sentit qu'on le renversait sur le ventre. Des mains vigoureuses et expertes se mirent à lui masser les reins, le dos, la nuque, les jambes. En même temps, la même voix disait :

— Courage, Bill, mon vieux... Courage... Il te faut retrouver des forces, vite... Courage, mon vieux...

Cette voix !... Cette voix !...

« Non, ce n'est pas possible, songeait l'Écossais. Je rêve... Ce ne peut être lui !... CE NE PEUT ÊTRE LUI !... »

Lentement, la douleur quittait ses reins, sa nuque, ses mollets. De lui-même, il se retourna sur le dos. Il se rendit compte alors, à la lueur de la torche posée sur le sol, que deux personnages, une femme et un homme, étaient penchés sur lui. Dans la femme, il reconnut la métisse qui, la veille encore, lui avait sauvé la vie. Quant à l'homme, c'était, ainsi qu'il fallait s'y attendre, le lépreux aveugle. Celui-ci murmurait :

— Alors, mon vieux Bill, on recommence à se sentir gaillard ?

Cette fois, Ballantine comprit qu'il ne rêvait pas. La voix qui retentissait à ses oreilles, il la reconnaissait nettement pour être celle de l'homme qu'il affectionnait le plus au monde et que, depuis des jours, il pleurait.

— Ce serait ?... balbutia-t-il. Vous... commandant ?

— En effet, Bill, c'est bien moi... Mais cesse donc de m'appeler commandant !...

Alors, soudain, le géant sentit sa gorge se nouer et un sanglot lui déchira la poitrine. *Ce lépreux penché sur lui, c'était Bob Morane, cet ami, ce frère qu'il croyait mort.*

Déjà, les deux compagnons s'étaient étreints en une accolade convulsive.

— Ce n'est pas possible, commandant ! murmura l'Écossais. Je vous ai vu, de mes propres yeux, tomber sous les balles de Ming... Ce n'est pas possible !...

— Tout est possible, Bill. Puisque je suis là, en chair et en os... Pas très beau peut-être mais vivant... Et la demoiselle qui vient de faire tomber tes chaînes, c'est Tania... Tania Orloff... Tu te souviens ?... Mais essaye de te relever. Nous n'avons déjà perdu que trop de temps... Il nous faut fuir au plus vite... Lève-toi !... Mais lève-toi donc !...

La certitude que, contre tout espoir, son ami était bien vivant avait rendu à Ballantine une grande partie de son énergie. Malgré les douleurs qui continuaient à lui déchirer les reins, il se redressa sans aide.

— Ah, ça ! commandant, fit-il, allez-vous m'expliquer comment ?...

— Plus tard, Bill, plus tard... répondit le faux lépreux. Pour le moment, ne pensons qu'à fuir.

— Et le garde ? interrogea encore l'Écossais.

— Je m'en suis occupé, expliqua Morane. Je l'ai caché dans un coin, proprement assommé. Quand il reviendra à lui, nous serons loin...

Ballantine sursauta.

— Assommé ! dit-il. Dans ce cas, l'alarme doit être donnée. Cet homme devait porter un petit poste émetteur incrusté à la base du crâne...

— Aucune crainte de ce côté, intervint Tania Orloff. Ming ne fait subir un tel traitement qu'à ceux de ses complices dont il n'est pas extrêmement sûr. Ces cachots sont confiés à la garde de fanatiques qui se feraient hacher en morceaux plutôt que de trahir leur maître.

Bill n'insista pas. Tania était la propre nièce de l'Ombre Jaune et nul mieux qu'elle, à part l'Ombre Jaune elle-même, ne pouvait être au courant de ses habitudes.

— Eh bien ! fit Morane, plus rien ne nous retient ici. Filons !...

L'un derrière l'autre, Miss Orloff en tête, tous trois s'élancèrent hors du cachot.

La nuit touchait à sa fin et tout le monde, ou presque, devait dormir dans la forteresse. En outre, c'était à travers les sous-sols que Tania entraînait ses amis, et cette partie de la monstrueuse construction devait être habituellement fort peu fréquentée. Ces deux circonstances firent que, après bien des détours à travers un labyrinthe de couloirs, de passages et d'escaliers, le tout creusé à même le roc servant de base à la forteresse, les trois fuyards atteignirent sans encombre une salle en rotonde, voûtée et au centre de laquelle s'élevait une grande statue de pierre brute représentant Bouddha en méditation.

S'agenouillant, Tania fit tourner une des moulures décorant le socle de la statue, qui pivota sur elle-même, découvrant un trou noir où s'enfonçait un escalier taillé dans la pierre. Sans attendre, les deux hommes et la jeune fille s'y engagèrent. Quand ils atteignirent la douzième marche, celle-ci s'enfonça

légèrement et la statue, au-dessus d'eux, reprit sa place primitive.

Il fallut encore descendre une cinquantaine de degrés pour prendre pied dans un long tunnel humide.

— Avançons, dit Bob. Pour le moment, nous jouissons d'une sécurité relative, car Ming ignore toujours que Tania s'est faite notre complice, et il ne peut deviner que nous avons emprunté ce passage. Il nous faut cependant en sortir au plus vite pour donner au Dr Partridge le signal de l'attaque.

Bill allait de surprise en surprise.

— Ah ça ! fit-il, qu'est-ce que Partridge vient faire là-dedans ? Je croyais que...

— Tu poseras des questions plus tard, Bill, coupa Morane. Pressons-nous. Les hommes de Partridge doivent, pour bien faire, s'introduire dans la forteresse avant que l'on se soit aperçu de ta disparition.

Toujours à la file indienne, ils se mirent en route tous trois. Le sol était uni et, la torche électrique leur fournissant une lumière suffisante, ils pouvaient avancer rapidement.

Au bout de dix minutes de marche environ, le tunnel fit un coude et un étroit escalier s'amorça. Ils le gravirent et, presque aussitôt, débouchèrent à l'air libre, au centre d'un amoncellement de rochers situé, d'après ce que Bill pouvait en juger, au pied de la colline au sommet de laquelle s'élevait la forteresse. Un jour naissant envahissait le ciel, teintant de gris toutes choses.

D'entre les rochers, plusieurs Birmans en armes apparaissent. Ensuite, ce fut au tour de monsieur Oh-Oh en personne. Tous portaient sur leurs tuniques l'insigne des Drapeaux Verts.

Rapidement, le Dr Partridge serra la main de Bill, en disant :

— Oh-Oh, ravi de vous revoir sain et sauf, monsieur Ballantine...

Il se tourna vers Morane et enchaîna :

— Jusqu'ici, tout se passe pour le mieux. Les autres commandos se trouvent à leur poste, à l'entrée des différents passages secrets. Ils n'attendent plus que l'ordre de s'introduire dans la forteresse...

De dessous ses haillons, Bob Morane tira une montre, à laquelle il jeta un coup d'œil.

— Vous pouvez donner l'ordre de pénétrer dans les passages secrets, docteur Partridge, dit-il. Il nous faudra, mes amis et moi, une demi-heure environ pour atteindre le temple où débouche la sortie de secours particulière de Ming. Dans une demi-heure donc, vous pourrez faire irruption dans la forteresse...

Ils étaient une vingtaine de Drapeaux Verts, maintenant, à entourer le groupe formé par Tania Orloff, Partridge, Bob Morane et Bill Ballantine. Monsieur Oh-Oh se tourna vers un soldat, porteur d'un poste émetteur-récepteur d'ondes courtes, et lui lança des ordres en langue birmane. Aussitôt, le soldat se mit à parler, dans la même langue, dans le walkie-talkie. Quand il eut terminé, Partridge se tourna à nouveau vers Morane.

— Voilà, dit-il, les ordres sont donnés aux différents groupes. Oh-Oh, dans une demi-heure, nous ferons irruption dans la forteresse... Partridge consulta sa montre-bracelet.

— Oh-Oh, fit-il toujours à l'adresse de Morane, partez vite maintenant. La demi-heure est entamée...

Déjà, Morane entraînait Tania et Bill à travers la jungle. Ils mirent une vingtaine de minutes à peine pour atteindre une clairière au milieu de laquelle s'élevait un temple en partie ruiné. Morane désigna la terrasse supérieure où, entre les pierres disjointes, avait poussé tout un massif d'arbustes formant une forêt en miniature.

— Parmi ces plantes, expliqua le Français à l'adresse de Bill, est camouflé un avion, monté sur catapulte et à bord duquel Ming peut, en cas de coup dur, fuir pour gagner un autre de ses repaires situé dans le désert de Gobi...

Tout en parlant, Bob – toujours sous son aspect de mendiant lépreux – s'était mis à gravir le perron du temple. Suivi par ses compagnons, il pénétra dans le sanctuaire lui-même. Comme l'extérieur, l'intérieur de ce dernier était dans un état de délabrement assez avancé. Bob désigna une effigie de Bouddha assis sur les anneaux d'un énorme Naga à sept têtes qui, de son sextuple capuchon étalé, l'abritait du soleil.

— C'est de dessous cette statue, expliqua-t-il, que Ming doit apparaître. Nous serons là pour le recevoir... Mais je crois, Bill, que je te dois des explications. Peut-être aurai-je encore le temps de te les fournir avant l'arrivée de notre ennemi...

Le géant éclata d'un rire grinçant.

— Si vous me devez des explications, commandant ! Mais je le pense bien !... Non seulement, j'ai vu Ming vous abattre d'une balle en plein cœur, mais voilà que vous reparaissez, déguisé en épouvantail, pour me sauver une fois de plus la vie. Je dirai même qu'en plus de ces explications dont vous parlez, cela demande un petit dessin...

XIV

— Certes, Bill, commença Morane, tu m'as vu tomber sous les coups de Monsieur Ming. Peut-être même m'as-tu vu porter la main à la poitrine, au moment où la balle me frappa. Cela n'était cependant pas une preuve de ma mort... Logiquement, j'aurais dû être tué sur le coup. Pourtant, la protection de Ming lui-même s'étendait sur moi. Jadis, en effet, quand je lui sauvai la vie dans les circonstances que tu sais⁶, il m'avait remis un petit bibelot d'argent massif, représentant un masque de démon tibétain sur le front duquel des signes cabalistiques se trouvaient gravés. Ce masque devait, selon Ming, me servir de talisman et, en fait, très peu de temps après qu'il m'eut été donné, il me sauva la vie. Depuis, j'attachais à ce talisman une reconnaissance vaguement superstitieuse, et je l'avais sur moi lorsque je me trouvai face à face avec notre adversaire, sur ce pont de bois enjambant les rapides de la première cataracte du Nil. Tout naturellement, je l'avais glissé dans la poche-poitrine de mon vêtement. Comme par hasard, ainsi que tu le sais, cette poche se trouve toujours du côté gauche. Bref, la balle de Ming s'écrasa sur le masque d'argent, qui l'empêcha de me trouer le cœur. Tout ce que ladite balle put faire, c'est me briser une côte. Néanmoins, la violence de l'impact m'avait projeté en arrière. Je heurtai la balustrade du pont et tombai dans le vide. La douleur, et sans doute aussi le choc émotionnel, me fit perdre connaissance, et les rapides m'emportèrent.

« La fraîcheur de l'eau et la sensation de noyade me ranimèrent au bout d'un moment assez long, et je réussis – par quel miracle ? – à atteindre l'eau libre. J'étais exténué, ma côte brisée me faisait atrocement souffrir et, incapable d'atteindre la rive, je me laissai emporter par le courant...

⁶ Voir *La Couronne de Golconde*. Marabout Junior n°142.

— Après votre chute, commandant, fit remarquer Bill, j'ai pourtant scruté la surface du fleuve à l'aide de jumelles, mais je ne vous ai aperçu nulle part.

— Le Nil est large, dit Morane, et je ne devais être qu'un point minuscule sur son immensité. Un point minuscule qui a échappé à tes recherches... Bref, comme le courant continuait à m'emporter, plus mort que vif, je fus recueilli par l'équipage d'un voilier qui descendait le fleuve. Ces braves gens, après m'avoir soigné provisoirement, me débarquèrent dans un village riverain, où un rebouteux rafistola ma côte brisée avec tant d'habileté qu'en moins d'une quinzaine j'étais tout à fait guéri. Pendant ce temps, une idée fixe s'était ancrée en moi : aller relancer l'Ombre Jaune dans son repaire de Birmanie pour mettre définitivement fin à ses crimes. Pour cela, afin d'endormir toute méfiance de Ming à mon égard, je décidai de me faire passer pour mort.

« Je gagnai secrètement l'Angleterre, où j'arrivai le lendemain de ton départ pour la Birmanie. Je voulais rencontrer Jack Star pour qu'il me livrât le secret de la retraite de Ming, mais j'appris sa mort. Par bonheur, Tania et moi avions convenu un moyen de nous mettre en rapport par le truchement des journaux. Je fis donc insérer dans le *Times*, sous la rubrique « Maisons à vendre », l'annonce suivante : *Villa des Courants d'Air à échanger contre manoir écossais du XIV^e siècle. Fantômes s'abstenir.* Deux jours plus tard, je recevais une réponse, et Tania accepta de me seconder dans mon entreprise, non seulement en me fournissant tous les renseignements susceptibles de me permettre de retrouver son monstrueux parent, mais aussi en m'accompagnant en Birmanie. Entretemps, j'avais pris contact avec Sir Archibald⁷, la seule personne, en dehors de Tania, que j'avais décidé de mettre au courant de mes projets. Il nous procura, à Tania et à moi, de fausses identités et nous nous embarquâmes pour

⁷ Sir Archibald Baywatter. Chef de Scotland Yard, qui prit part à la lutte contre l'Ombre Jaune. Voir *L'Ombre Jaune*, (Marabout Junior n°150) et la *Revanche de l'Ombre Jaune*, (Marabout Junior n°158).

Rangoon. Là, en usant de différents artifices, je pris l'apparence de lépreux que tu me vois à présent. Cela ne me fut guère trop difficile. Des injections sous-cutanées provoquèrent des gonflements et des pustules, une teinture me colora la peau, et il ne me fallut qu'un peu d'entraînement pour garder mes doigts crispés et contrefaire ainsi la main en forme de griffe qui est un des symptômes du mal de Hansen.

« Pour parachever mon déguisement, je me rasai en outre le crâne. De son côté, Tania, transformée en mendiane, devait guider mes pas de faux aveugle. Comme elle possédait presque tous les secrets de son oncle, connaissait tous les mots de passe, nous comptions pouvoir aisément parvenir jusqu'à Ming et même nous servir de son organisation pour mener à bien notre projet.

« C'est alors que nous eûmes connaissance de ta présence à Rangoon et nous devinâmes que tu poursuivais le même but que nous. Tout d'abord, j'eus la tentation de me faire reconnaître de toi, mais je changeai vite d'idée. Alors que d'habitude, comme le veut la devise, l'union fait la force, elle aurait au contraire fait notre faiblesse en permettant à l'Ombre Jaune de se défendre contre un seul groupe d'adversaires. Séparés au contraire, nous obligerions Ming à parer à deux attaques différentes et nous aurions plus de chances de l'atteindre l'un ou l'autre. Bien entendu, je n'ignorais pas que tu courais de grands dangers et nous décidâmes de te protéger en secret. Comme tu le sais, nous eûmes l'occasion d'intervenir à quatre reprises pour te tirer de mauvais pas : à Rangoon, quand les dacoïts t'attaquèrent non loin de la pagode des Nats ; à Mandalay, où je tuai l'hamadryade jeté dans ta chambre ; sur l'Irrawaddy, quand nous te donnâmes l'occasion de fausser compagnie aux écumeurs ; et enfin hier, quand nous te tirâmes de la pénible posture où t'avaient placé les adorateurs des Nagas...

— Vous oubliez, commandant, interrompit Ballantine, que vous venez de m'arracher à l'infâme prison de Ming. Cela fait donc que je vous dois cinq fois la vie, à Miss Orloff et à vous-même...

Morane ne parut pas vouloir retenir la remarque de son ami, et il continua :

— Cependant, à Mandalay, j'étais présent à la pagode arakienne quand tu y rencontrais l'envoyé d'U-Win. Nous servant du réseau de renseignements que Ming possédait à Mandalay, nous n'eûmes aucune peine d'identifier cet homme. De là à savoir où tu t'étais rendu, il n'y avait qu'un pas. Je conçus alors le projet de mettre les Drapeaux Verts dans notre jeu. Je me rendis donc auprès d'U-Win et lui proposai de lui livrer Ming en introduisant ses hommes au cœur même de la forteresse dont il avait fait son repaire. La proposition était trop tentante pour qu'U-Win refusât. Nous prîmes aussitôt nos dispositions et U-Win envoya un messager au Dr Partridge afin que ce dernier préparât un raid de commandos aéroportés sur la forteresse.

« Tu me diras, Bill, qu'à ce moment je pouvais t'avertir de ce qui se tramait ; Eh bien, non ! Je décidai au contraire de te laisser tout ignorer. De cette façon, l'Ombre Jaune concentrait son attention sur toi, ce qui nous permettait d'agir avec plus de chances de succès.

« Bien entendu, Tania et moi étions décidés à veiller sur toi comme auparavant. Quand tu arrives à Taro, nous t'y attendions et nous te suivîmes, à travers les Patkai Range, jusqu'ici. Nous t'arrachâmes des griffes des sectateurs du Serpent et t'engageâmes à t'introduire dans la forteresse par la voie la plus difficile : celle des falaises. Nous te faisions courir de grands dangers, certes, mais je te savais capable de les surmonter. Nous détournions ainsi l'attention de Ming sur toi, ce qui allait nous permettre d'évoluer plus à notre aise et aux soldats du Dr Partridge de se grouper aux abords de la forteresse. La suite, tu la connais. Tu fus capturé par Ming et nous vîmes te délivrer. Pendant que tu demeurais enfermé dans ton cachot, des appareils appartenant aux forces aériennes des Drapeaux Verts parachutaient deux cents commandos. Des avions de transport à destination de l'Inde survolent souvent ces régions et il n'y a rien d'étonnant à ce que la méfiance de notre ennemi ne fût pas éveillée. Notre plan actuel se résume à ceci. Onze passages souterrains permettent de quitter secrètement la forteresse et Tania les connaît tous. Dix de ces passages sont à présent occupés par les hommes de Partridge qui, à ce moment,

doivent déjà avoir fait irruption dans le repaire. Le onzième passage, lui, demeure libre. Il s'agit de la sortie personnelle de Ming. Elle s'ouvre dans ses appartements privés, situés, comme tu le sais, au sommet de la forteresse, et débouche dans ce temple. Afin d'échapper aux Drapeaux Verts, Ming accourra pour fuir en avion. Tout ce qui nous reste à faire, c'est l'attendre...

— Et s'il n'était pas seul ? interrogea l'Écossais.

— Il sera seul, dit Tania Orloff. Pour pouvoir atteindre le désert de Gobi, l'avion emporte une importante réserve de carburant et un seul passager peut prendre place à son bord...

Bob Morane avait jeté un regard à sa montre.

— Ming ne va plus tarder à présent. Nous devons nous cacher. Vous, Tania, dissimulez-vous au fond du temple car, sous aucun prétexte, votre oncle ne doit vous apercevoir. Si nous le manquons, il doit continuer à tout ignorer de notre complicité. Toi, Bill, abrite-toi dans cette niche, à gauche. Personnellement, je vais me cacher près de la sortie, de façon à être certain de ne pas manquer notre gibier.

*

**

La statue du grand Bouddha au Naga fut agitée d'un soudain frémissement, puis elle pivota sur elle-même, découvrant une ouverture carrée de laquelle émergea un homme porteur d'une lampe électrique. Cet homme, c'était l'Ombre Jaune.

Comme toujours, Ming avait revêtu son complet noir de clercyman. Il était tête nue et ne portait pas le moindre bagage. Seule, une ceinture d'arme supportant un gros automatique glissé dans une gaine de cuir entourait sa taille.

En dépit de la gravité de la situation, de l'envahissement de son repaire et de tous les inconvénients que cela devait lui occasionner, Ming ne montrait pas le moindre énervement. Ses gestes étaient calmes, précis comme d'habitude. On eût dit que les événements n'avaient aucune prise sur cet homme, qu'il les dominait à la façon d'un mauvais ange.

La statue s'était remise en place et Ming avait éteint sa lampe. L'intérieur du temple demeura éclairé seulement par un jour, encore bien pâle à cause de l'heure matinale, pénétrant par la porte béante et par les ouvertures de la voûte.

À pas lents, le Mongol traversa le sanctuaire pour gagner la porte. Il ne l'atteignit pas cependant. Un homme se dressa devant lui. Un miséreux vêtu de haillons, au crâne rasé et dont le visage était boursouflé, déformé par la lèpre.

Devant cette soudaine apparition, devant le revolver que le nouveau venu braquait sur lui, l'Ombre Jaune s'était immobilisée. Il n'y avait cependant pas de frayeur dans sa voix quand elle parla.

— Qui êtes-vous, audacieux, pour ainsi oser vous attaquer au Maître ?

Car Ming n'étendait pas seulement son empire sur la pègre asiatique, mais aussi sur les mendians, les miséreux parmi lesquels il trouvait aisément des complices dont il achetait les services et qui le craignaient comme on craint la foudre. Il était donc normal que le Mongol s'étonnât de voir cette épave humaine se dresser, l'arme au poing, sur sa route.

Le rire de Morane éclata en une série d'éclats brefs et sonores comme autant de coups de fouet.

— Surtout, ne vous fiez pas à la mine des gens, Ming. Vous pourriez vous réserver de désagréables surprises...

Au son de cette voix, qu'il reconnaissait, Ming tressaillit. Cet homme possédait un grand contrôle sur lui-même. Pourtant, en entendant parler celui qu'il croyait mort, il ne put dissimuler tout à fait sa stupéfaction.

— Vous, commandant Morane ! s'exclama-t-il. Ce n'est pas possible !... Comment auriez-vous pu ?...

— Échapper à la mort ?... C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas, Monsieur Ming ?

Le Français haussa les épaules, pour continuer :

— Ce serait trop long à vous raconter. Et puis, si je vous renseignais à ce sujet, vous n'en garderiez pas longtemps le souvenir... Car vous allez bientôt mourir, Ming... Vous allez...

Bob se sentit soudain saisi d'une sorte de somnolence, un peu comme s'il perdait le contrôle de sa propre volonté. Tout en

parlant, il avait commis l'erreur de fixer l'Ombre Jaune dans les yeux et, déjà, le terrible pouvoir hypnotique de son ennemi se faisait sentir. Il tenta d'échapper à l'emprise de Ming, mais en vain. Les redoutables regards d'ambre liquide s'étaient emparés des siens, et il ne parvenait plus déjà à se détourner.

Ce fut Bill qui, comprenant ce qui se passait, sauva la situation.

— Ming, s'écria-t-il, ce n'est pas la peine de jouer vos tours d'amuseur de foire. Le commandant Morane n'est pas seul...

Tout en parlant, l'Écossais s'était dirigé vers le Mongol. Celui-ci avait voulu faire face à ce nouvel adversaire, et Bob en avait profité pour se libérer de l'envoûtement. Il baissa les paupières et, ayant soin d'éviter de rencontrer à nouveau les regards de l'Ombre Jaune, il commanda :

— Levez les bras au-dessus de la tête, Ming. Et, surtout, n'essayez pas de saisir votre revolver.

Monsieur Ming considéra le canon de l'arme braquée sur lui, cette arme qui semblait prête à cracher le feu.

— Qu'allez-vous faire ? interrogea-t-il.

— Je devrais vous tuer purement et simplement, répondit Bob. Mais, en dépit de vos crimes, il me répugne de vous abattre de sang-froid. Je ne suis pas un assassin, moi... Je préfère laisser à un tribunal le soin de décider de votre sort. Je vous confierai aux Drapeaux Verts, qui vous jugeront selon vos mérites.

Lentement, obéissant à l'ordre de Morane, l'Ombre Jaune avait levé les mains. Et, soudain, elle rejeta le bras droit vers l'arrière. Sous son aisselle, il y eut un petit nuage de fumée grise et, en même temps, une détonation retentit et une balle vint s'écraser contre la muraille, à quelques centimètres à peine de la tête de Morane.

— Tirez, commandant ! hurla Ballantine. Mais tirez donc !...

Le bras droit de Ming bougeait à nouveau. Déjà, cependant, en un mouvement instinctif de défense, Bob avait pressé la détente de son arme. La détonation claqua, tandis qu'un petit trou noir, parfaitement rond, marquait le front nu du Mongol.

Une expression d'intense surprise mêlée de reproche se peignit sur les traits de Monsieur Ming. Ensuite, ses yeux se

fermèrent et il tomba en arrière, d'une pièce, tel un arbre foudroyé.

XV

Il y avait eu un moment d'intense stupeur, comme si la mort de l'Ombre Jaune était chose incroyable, impensable. Bill se dirigea finalement vers le grand corps étendu et se pencha sur lui. Au bout de quelques instants, il releva la tête, pour dire :

— Aucune erreur possible, commandant, il est bien mort...

Une expression de fugitive inquiétude se peignit sur les traits du géant.

— Êtes-vous sûr, à présent, que ce soit bien le vrai Ming ?

Bob hocha la tête affirmativement.

— Il n'y a pas à douter, Bill. Quand mes regards ont croisé les siens, j'ai été immédiatement subjugué. Seule, l'Ombre Jaune possédait un tel pouvoir hypnotique...

Rassuré semblait-il par les paroles de son ami, l'Écossais souleva le grand corps de leur ennemi mort et arracha la veste de clergyman. Sous le bras droit de Ming, un revolver de moyen calibre était fixé, le canon pointé en avant, par une sorte de bricole de cuir et d'acier. Une fine chaînette était reliée à la gâchette et, remontant le long du bras du défunt, se terminait par un bracelet de métal attaché autour du poignet, juste en dessous de la terrible main postiche.

— Encore un truc de ce démon qu'était Ming, expliqua Ballantine. L'arme est dirigée de telle façon que, quand son porteur est debout, le canon soit braqué vers l'avant, donc en direction d'un éventuel adversaire. Il suffit de bouger le bras suivant un certain angle et, la chaînette se tendant à fond, le coup part. À force d'entraînement, on peut acquérir une certaine habileté à ce jeu sournois. Il est probable, commandant, que si vous aviez laissé à Ming le temps de tirer à nouveau, la seconde balle ne vous aurait pas manqué. Heureusement, vous avez été plus rapide que lui.

Les deux amis demeurèrent silencieux, à contempler le corps de leur adversaire vaincu. Certes, Ming était un monstre, prêt à

toutes les traîtrises, à tous les forfaits pour parvenir à établir sa domination sur le monde. Pourtant, sa prodigieuse intelligence, son exceptionnelle personnalité parvenaient à le faire regretter, et Morane et Bill ne pouvaient s'empêcher de penser à tout le bien qu'un tel homme aurait pu accomplir s'il n'avait tourné ses efforts vers le mal.

Un léger sanglot attira l'attention des deux amis. Tania, sortie de son coin d'ombre, était venue les rejoindre et, devant la dépouille mortelle de son oncle, elle pleurait maintenant silencieusement. Bob et l'Écossais respectèrent ce chagrin. Ils savaient que, sans la jeune fille, ils ne seraient jamais parvenus à vaincre leur adversaire, que, par les renseignements qu'elle avait fournis, elle était le principal artisan de sa défaite. Elle avait agi ainsi parce que les crimes de son parent répugnaient à sa nature honnête, parce qu'un jour elle s'était rendu compte ne pouvoir plus longtemps se faire complice de ces crimes et que, la seule façon d'échapper à cet homme qu'elle aimait au fond d'elle-même puisqu'il l'avait élevée, à cet homme qui, elle le savait, lui avait légué par testament sa prodigieuse fortune, que la seule façon d'échapper à cet homme donc était de contribuer à sa perte. À présent pourtant, oubliant le monstre criminel, elle ne pensait plus qu'à l'oncle qu'elle venait de perdre. Cependant, Tania se demandait si, un jour, à Londres, elle n'avait pas rencontré Morane, tout n'aurait pas été changé, si elle n'aurait pas continué, comme par le passé, à se faire la complice docile de l'Ombre Jaune. C'était Bob qui lui avait permis de se libérer, de reprendre sa place parmi la vaste société humaine, et elle se sentait prise pour lui d'un sentiment profond auquel elle avait bien de la peine à donner seulement le nom de reconnaissance.

— Il serait temps de partir, dit Morane d'une voix douce mais ferme. À l'heure qu'il est, le Dr Partridge, une fois la forteresse conquise, doit nous attendre avec ses hommes à la sortie du passage secret que nous avons emprunté tout à l'heure...

Il glissa les doigts sur son visage déformé, boursouflé, et il pensa qu'il aimerait regagner un endroit civilisé pour y subir le traitement qui lui rendrait ses traits habituels, traitement composé surtout par des piqûres à base d'Hyaluronidase et destiné à faire se résorber les matières qu'il s'était injectées sous

la peau afin de se donner provisoirement le faciès caractéristique d'un lépreux.

Après avoir jeté un dernier regard à l'Ombre Jaune, ce Titan vaincu, Bob dit encore :

— Mettons-nous en route pour rejoindre Partridge. Je lui demanderai d'envoyer des hommes afin qu'une sépulture soit donnée à notre adversaire...

Il se détourna et marcha, suivi par Tania et Bill, vers la porte du sanctuaire. Et, soudain, il sentit une petite main se glisser dans la sienne et la serrer doucement. Alors, il comprit que ce seul signe de complicité de la part de la jeune fille était sa plus belle récompense pour un long et farouche combat livré aux puissances du Mal.

L'Ombre Jaune était morte. Et c'était comme si une nouvelle et merveilleuse aurore se levait, resplendissante d'ors et de lumières, sur le monde des hommes.

FIN